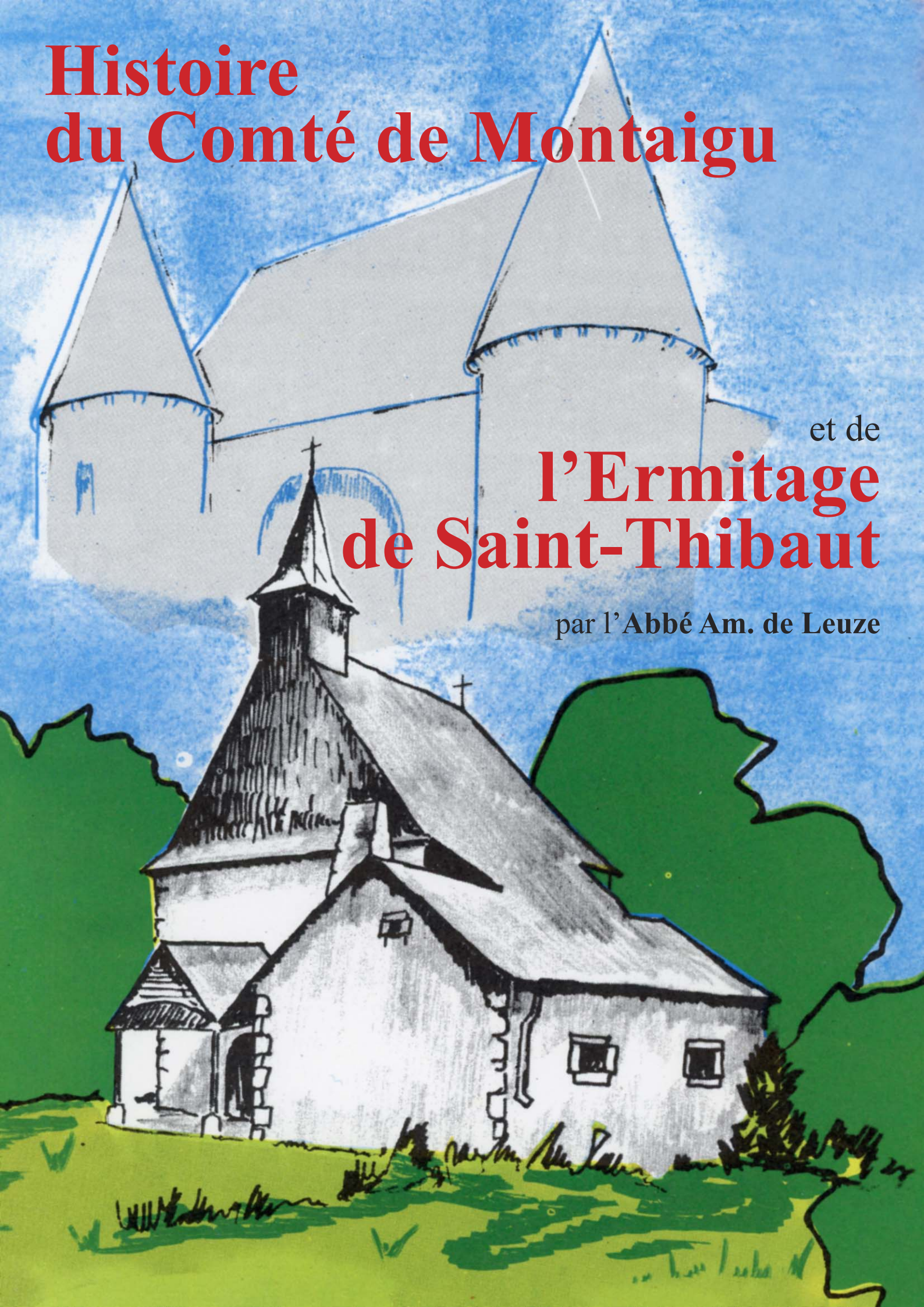


Histoire du Comté de Montaigu

et de

l'Ermitage de Saint-Thibaut

par l'Abbé Am. de Leuze



En couverture :

Reproduction d'une affiche réalisée par Jacques HEIDERSCHIED représentant la chapelle Saint-Thibaut à Marcourt et l'évocation du manoir des comtes de Montaigu.

En 4^e de couverture :

En haut : Ancienne carte postale représentant la chapelle Saint-Thibaut – *En bas :* Messe de pèlerinage à la chapelle (vers l'an 2000, photo Louis VIEUXTEMPS).

Cette plaquette a été remise en page par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be en octobre 2016.

HISTOIRE DU COMTÉ DE MONTAIGU et de l'Ermitage de Saint-Thibaut

INTRODUCTION

Le travail que je livre aujourd'hui, comprend deux parties, l'histoire de l'ancien comté de Montaigu et l'histoire de l'ermitage de Saint-Thibaut.

L'histoire du comté de Montaigu commence avec le onzième siècle pour se terminer à la Révolution française; elle comprend, outre le chapitre préliminaire, autant de chapitres qu'il y a eu de dynasties qui se sont succédé dans le comté.

Cette histoire est intimement liée à l'histoire des comtés de Rochefort et de Clermont; mon but cependant n'est pas de retracer l'histoire de ces deux comtés.

L'histoire de l'ermitage de Saint-Thibaut est une reproduction abrégée de ce qu'un ancien curé de Marcourt, sir Jamotte, qui vivait au dix-septième siècle, a écrit sur ce sujet dans son livre intitulé : *Le Montaigu de Saint-Thibaut*.

Marcourt, chef-lieu de la prévôté, a aussi son chapitre spécial. On y trouvera, outre une recherche sur l'origine de cette localité, une liste des mayeurs et des prévôts qui s'y sont succédé à partir du quinzième siècle jusqu'au dix-neuvième, une biographie des grands hommes du comté et d'autres renseignements très intéressants sur la seigneurie de Marcourt.

HISTOIRE DU COMTÉ DE MONTAIGU EN ARDENNE

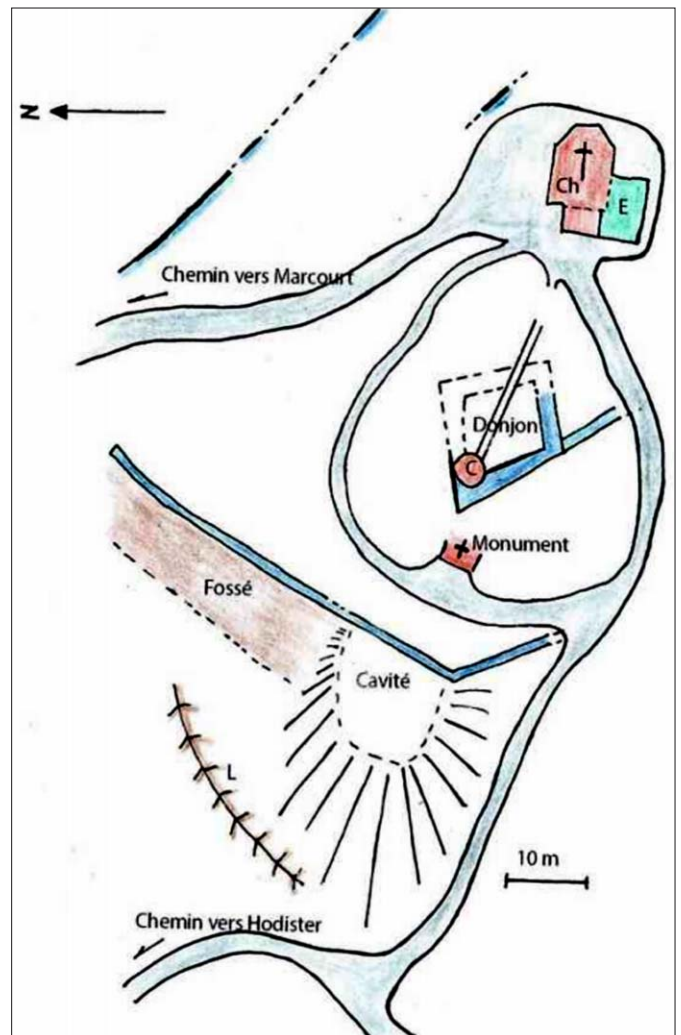
PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Le comté de Montaigu en Ardenne tirait son nom de la montagne escarpée sur laquelle était bâti le château des comtes de ce nom. Elle est située sur la rive gauche de l'Ourthe, à une forte lieue en aval de Laroche. De son sommet, on domine tout le pays environnant, on aperçoit à l'Est le village de Marcourt sur les bords de l'Ourthe, qui baigne de ce côté le pied de la montagne. À l'Ouest, la vue s'étend sur une plaine qui s'abaisse en pente douce vers le village de Hodister. Le haut de la montagne est occupé de nos jours par la chapelle de l'ermitage de Saint-Thibaut, qui est un lieu de pèlerinage fort connu dans toute la contrée. Cette chapelle est construite sur l'emplacement même où se dressait autrefois le manoir des comtes de Montaigu, et c'est à peine s'il reste encore de celui-ci quelques débris de murailles pour en indiquer la situation. On ignore l'époque de la destruction de ce manoir.

«La grande quantité d'ossements tant d'hommes que de chevaux et d'autres animaux domestiques, les grosses clefs et autres objets que l'on y a trouvés en aplanissant le sol pour la construction de la chapelle, indiquent assez, dit l'auteur du Montaigu de Saint-Thibaut, que tout ce que renfermait alors le château, devint la proie des flammes.»

Le comté de Montaigu était primitivement d'une étendue assez considérable, mais les démembrements fréquents



Croquis du site de Montaigu. Bâtiments actuels et vestiges découverts lors des fouilles (d'après SON, 2009) (extrait du bulletin «Les Barbouillons» n° 284, juillet-août 2015.)

que les comtes en firent pour leurs donations pieuses, l'avaient réduit au siècle dernier aux trois seigneuries de Marcourt, de Hotton et de Dochamps.

La carte annexée à cette notice et dont je dois la découverte à l'extrême obligeance de M. Lamotte de Navaugle, retrace les limites de la seigneurie de Marcourt à cette époque.

Parmi les fiefs qui relevaient de Montaigu, se trouvaient quatre pairies, savoir: la seigneurie d'Ochain dans le Condroz, la seigneurie de Harzé, près d'Aywaille, la seigneurie d'Yernée sous Huy et l'abbaye de Flône.

Autrefois aussi un prince de Liège relevait de Montaigu le comté et le château de Clermont, situé sur la Meuse, entre Huy et Liège.

Suivant un mémoire du commencement du XVIII^e siècle, les droits du comte sur ses fiefs consistaient 1° «En droit de morte mains, c'est-à-dire quand y décède quelque bourgeois ayant été marié, il doit au seigneur la plus vaillable pièce qui se trouve en la maison mortuaire appartenante au défunt de son vivant, soit bestail, vessel, accoustrement ou autre meuble qui est trouvé le plus suf-

fisant ; mais pour les femmes, on ne paye rien. »

2° « En droict des annates pour le relief des fiefs tant nobles que roturiers mouvant du comté de Montagu. »

3° « En droict d'issue. Ce droict est quand quelque bourgeois va résider hors ou qu'il marie ses enfants, alors appartient au seigneur le treizième denier de la valeur des bestiaux qu'il esmène, et des deniers qui sont donnez en mariage : ce droict ne se trouve qu'au compte de Dochamps. »

4° « En droict de hault ban. Ce droict se trouve aussi seulement au compte de Dochamps, et est que quand les sujets de la seigneurie vendent quel qu'héritage, et que l'on porte l'argent hors, et quand ils font charbonner sur leurs héritages, et qu'ils vendent les bois et charbons hors la dite cour, le treizième denier appartient au seigneur. »

5° « En droict d'espauve et confiscation. »

6° « En droict de pennaiges, c'est-à-dire quand les bourgeois ont des porcqs sur les bois, quand il y a pachon, ils payent un tournoy pour chaque porcq. »

L'histoire de Montaigu compte cinq dynasties et de là les cinq chapitres suivant lesquels elle sera divisée.

La première dynastie est celle des anciens comtes et finit en 1147. La seconde, celle des comtes de Looz et de Duras, comprend peut-être un demi-siècle d'existence. La troisième commence avec Wery de Walconrt et finit en 1408 avec Jean de Walcourt, dit de Rochefort. La quatrième est la dynastie des de la Marck et la dernière, celle des Stolberg-Lowestein, finit à la Révolution française.

CHAPITRE PREMIER

Dynastie des anciens comtes

Gozélon est le premier comte de Montaigu dont le nom soit parvenu jusqu'à nous : en 1050, il assiste comme témoin avec Lambert, comte de Louvain, et Giselbert de Looz, à l'acte par lequel Godefroid, duc de Lotharingie, fils du duc Gozélon ou Gothélon, donne aux Frères de l'église de Saint-Servais à Maestricht son alleu de Ramiouille ; de même en 1055, avec ses fils Gonon et Rodolphe, il assiste à l'acte de fondation du prieuré de Longliers. La chronique de l'abbaye de Saint-Hubert, dite Cantatorium, parlant de ce comte, lui donne le titre de comte de Behagne, parce que sans doute à l'époque où s'est passé le fait qu'elle rapporte, le comte résidait dans un château de ce nom. « Gozélon, comte de Behaghe, dit-elle, après s'être emparé violemment de la maison seigneuriale que l'abbaye possédait à Marloie, la démolit et détruisit tout ce qu'il y trouva, en outre il autorisa ses gens à piller les serfs de notre église. Aussi la vengeance divine ne tarda pas à l'atteindre ; comme il avait passé la nuit au milieu des jeux et des ris, il mourut subitement au point du jour. Sa femme Ermentrude chargea ses principaux officiers d'aller humblement offrir à l'abbé de Saint-Hubert une réparation du crime de son mari, et de lui demander même, pour le corps de ce dernier, la sépulture dans son monastère. Après avoir consulté les religieux, l'abbé accepta la réparation offerte et accueillit favorablement la demande d'Ermentrude. Après l'enterrement de Gozélon, sa veuve et ses fils Conon, Rodolphe, Guidon et Henri donnèrent au monastère l'alleu d'Estiné avec l'église curiale et tous ses vassaux (1064). »

Gozélon fut aussi avoué de l'église de Liège, comme il paraît par l'acte de donation fait par l'évêque de Liège, en 1044, en faveur de l'église de Saint-Barthélémy (1).

Le Cantatorium de Saint-Hubert fait aussi mention d'un Gozélon, seigneur d'Amberloup, qui eut une fille unique du nom de Cunégonde. Cette comtesse, dit-il, épousa du temps de l'empereur Henri II, un certain Otton, seigneur Saxon ; mais ces époux ayant fait, dans la suite, un scandaleux divorce, l'empereur Conrad II confisqua tout le patrimoine de Cunégonde. Elle se retira dans l'abbaye de Saint-Hubert, où, suivant l'usage du temps, elle se fit renfermer dans une cellule étroite pour pleurer son crime. Frédéric, duc de Basse-Lorraine, lui fit souvent des visites charitables dans cette prison volontaire, où elle finit ses jours après avoir vécu longtemps dans la pénitence. Elle fut enterrée auprès de son père Gozélon.

Ce Gozélon, dont parle le Cantatorium, est compté parmi les bienfaiteurs de l'abbaye de Saint-Hubert ; en effet, à une époque que l'histoire ne nous fait pas connaître, il donna à cette abbaye des biens à Remience, au Fays, à Morhet, à Houmont et à Ghisogne ; ce fut, dit Reiffenberg (2), pour l'entretien de sa fille Cunégonde. Mais peut-on assigner un tel motif à la donation de Gozélon lorsqu'il est moralement certain que ce comte était mort depuis longtemps lorsque sa fille entra au monastère de Saint-Hubert pour y faire pénitence ?

Mais Gozélon, père de Cunégonde, n'est-il pas le même que Gozélon, comte de Behagne, autrement dit, de Montaigu ?

Et d'abord quel sens faut-il donner à ces mots du Cantatorium « Cunegundis comitissa, que fuerat unica Gozelonis comitis. » Faut-il entendre ce mot unica dans ce sens que Cunégonde fut le seul et unique enfant de Gozélon suivant l'interprétation de Ernst (3), ou bien dans ce sens qu'elle fut la seule fille de Gozélon. Dans le premier cas, le comte Gozélon, seigneur d'Amberloup, serait nécessairement différent de Gozélon, comte de Behagne ou de Montaigu, qui avait certainement plusieurs enfants dont les noms sont rappelés plus haut ; dans le second cas, au contraire, les deux titres pourraient désigner une seule et même personne. Un petit examen sur la chronologie semble devoir élucider cette question. Comme point de départ, prenons le texte du Cantatorium. « Tempore autem Henrici imperatoris cognomento Pii... Cunegundis comitissa quæ fuerat unica Gozelonis comitis... Ottoni cuidam saxonico nupsit. » Ce fut donc au temps de l'empereur Henri, surnommé le Pieux, que se fit le mariage de Cunégonde avec le Saxon Otton, c'est-à-dire, de 1002 à 1024. Cunégonde dès lors a pu naître dans les premières années du onzième siècle. Gozélon, comte de Montaigu, mourut dans les circonstances que nous connaissons, en 1064, laissant d'Ermentrude de Harenzey, Conon, Rodolphe, Guidon, Henri Gonon, l'aîné, lui succéda au comté de Montaigu. Si nous supposons que ce Gozélon était aussi père de Cunégonde, nous devons nécessairement reporter à la fin du dixième siècle ou au commencement du onzième son mariage ainsi que la naissance de Conon, son fils aîné. Or l'histoire nous apprend que ce comte Conon de Montaigu et un de ses fils prirent la croix, en 1096, avec Godefroid de Bouillon ; à cette époque, Conon aurait donc atteint ou même dépassé l'âge de quatre-vingt-dix ans, qui ne peut guère se concilier avec l'idée d'un départ pour la croisade.

(1) Fisen, 1^{re} pars. Lib.VII Notationes 9. Anno 1044.

(2) Reiffenberg. Monuments, VIII, 54.

(3) Ernst. Hist. de Limb. 11, page 80.

Ce n'est pas tout ; lors de son mariage, Gozélon, père de Cunégonde, était probablement au moins dans sa vingt-tième année ; en 1064, il pouvait donc avoir environ quatre-vingts ans. Or peut-on attribuer à un vieillard de cet âge l'acte de violence que nous avons rapporté plus haut ? Est-ce aussi le fait d'un vieillard de quatre-vingts ans de passer une nuit dans les jeux et les ris ?

On objectera que Cunégonde a été enterrée près du corps de son père. Or il n'est question d'aucun autre Gozélon qui ait été enterré dans l'abbaye de Saint-Hubert que de Gozélon, époux d'Ermentrude. Mais l'auteur du *Cantatorium* n'a-t-il pas lui-même confondu les deux Gozélons. — C'est impossible, dira-t-on, vu que cet auteur est quasi contemporain du fait. — Soit ; mais le seigneur, qui avait enclavé dans ses domaines l'abbaye de Saint-Hubert, a-t-il pu être enterré ailleurs que dans cette abbaye ; et à l'époque où écrivait l'auteur du *Cantatorium*, c'était chose tellement connue qu'il n'y avait pas besoin d'entrer dans aucun détail à cet égard.

Tout ce que nous venons de dire suffit pour démontrer que le père de Cunégonde n'est pas le même que le comte de Behagne dont il est question dans cette notice. Reste une dernière preuve qui résume toutes les autres, c'est que l'auteur du *Cantatorium* fait lui-même parfaitement la distinction entre les deux comtes ; en qualifiant Gozélon, père de Cunégonde de ce *dominatoris ejusdem fisci*, c'est comme s'il disait : il s'agit ici non pas de Gozélon, comte de Behagne dont j'ai parlé précédemment, mais d'un autre comte Gozélon qui fut seigneur d'Amberloup.

Mais quel était ce Gozélon, seigneur d'Amberloup, dont parle le *Cantatorium* ?

Gozélon, seigneur d'Amberloup, ne peut être que Gozélon, comte de Laroche (1) dont il est question dans ce passage d'une charte de 1028, « *in pago arduensi, in comitatu Gozelonis de Bastonia* (2) ». On sait que Amberloup faisait autrefois partie du ressort de la prévôté de Bastogne.

C'est l'avis de l'historien Ernst (3). « Au temps de Frédéric, dit cet historien, le château de Laroche était la propriété d'un comte nommé Gozélon, auquel appartenait aussi Amberloup, aux Ardennes. Gozélon ne laissa qu'une fille héritière de ses biens. » Après avoir parlé du mariage de Cunégonde, de son divorce, de sa mort, Ernst ajoute : « Entre-temps Henri III ayant pris les rênes de l'empire après son père, engagea le duc d'accepter l'héritage de Cunégonde, c'est-à-dire, la contrée d'Amberloup et le château nommé la Roche de Séréman (contrée et château que Conrad II avait confisqués), en échange des terres qu'il lui céderait en Saxe comme étant plus à sa convenance. On ne contestera point, je pense, l'identité de ce château de Laroche, surnommé Séréman, probablement d'après son vrai ou prétendu fondateur, avec le château qui porte encore aujourd'hui ce nom, et qui même l'a donné à un comté réuni au duché de Luxembourg, car aussi longtemps que nous ne voyons pas qu'il y ait eu alors deux châteaux de ce nom en Ardennes, la dénomination ainsi que la situation de celui que Frédéric acquit, sans doute avec ses dépendances, permettront de le reconnaître dans celui qui existe aujourd'hui... »

Conon, fils de Gozélon, prend pour la première fois le titre de comte en 1064, à l'occasion de l'accord que lui et sa famille font avec l'abbaye de Saint-Hubert, lors de la

mort de son père. Il fut aussi, comme son père, comte de Clermont et sire de Rochefort. L'an 1066, il souscrit avec Godefroid le Barbu, duc de Lorraine, Albert, comte de Namur, et plusieurs autres grands seigneurs aux privilèges que Théoduin, évêque de Liège, accorde aux bourgeois de Huy, après avoir réparé et embelli l'église de Notre-Dame que saint Materne y avait érigée ; en 1080, il donne, ainsi que l'évêque de Liège et le comte de Namur, son consentement pour la construction d'un pont sur la Meuse à Dinant, d'où il résulte, dit l'historien Jamotte, qu'il avait aussi des droits dans ce pays.

Conon intervient de nouveau, en 1086, avec l'évêque de Liège, Godefroid, duc de Bouillon, Guy, duc d'Ardennes, Henri, duc de Limbourg, les comtes de Luxembourg, de Hainaut, de Moha, de Clermont, de Laroche, au traité de paix qui fut conclu par tout l'évêché de Liège. Le comte de Laroche ayant refusé seul de signer ce traité, les autres seigneurs lui déclarèrent la guerre. Battu en pleine campagne, le comte de Laroche se réfugia dans son château. Les alliés vinrent l'y assiéger. Après sept mois de siège, ils n'avaient encore rien pu obtenir, toutefois les vivres commençaient à manquer chez les assiégés. Le comte alors eut recours à un stratagème ; il fit rassasier un cochon de froment, et le laissa sortir de la ville, comme si la chose se fut faite à son insu. Le stratagème réussit ; les assiégeants, désespérant de prendre la ville par la faim, se décidèrent à une composition avantageuse au comte de Laroche et à ses sujets.

On rencontre encore Conon comme témoin dans une charte de 1087, par laquelle Henri, évêque de Liège, donne au monastère de Saint-Hubert les biens de Braz et de Grupont qu'il avait achetés de Richilde, comtesse de Mons, lors de la guerre que cette comtesse eut à soutenir contre Robert le Frison, après la mort de son époux, Bauduin VI, comte de Flandre et de Hainaut.

Bauduin, sur le point de mourir, avait assigné à Arnoul, son fils aîné, le comté de Flandre, et à Bauduin le Hainaut ; et, comme ils étaient mineurs à cette époque, il leur choisit pour tuteur son frère Robert le Frison, qui devait être en même temps régent, mais de la Flandre seulement. Bauduin mourut le 17 juillet 1070. Dès que Robert eût appris la mort de son frère, il demanda, conformément aux intentions du défunt, la tutelle de son neveu Arnoul et la régence de ses états ; mais la comtesse Richilde, épouse de Bauduin, la lui refusa et se fit déclarer régente de la Flandre et du Hainaut ; elle fit plus, elle s'empara du comté d'Alost, des îles de Zélande et des quatre métiers qui appartenaient à Robert. Robert, homme de guerre et plein de valeur, entra en Flandre à la tête d'une forte armée et s'empara de plusieurs forteresses. Arnoul implora le secours du roi de France, de qui il avait précédemment relevé le marquisat. Robert ne parut guère s'embarrasser du roi de France ; il vint à la rencontre de son armée près du Mont-Cassel et remporta sur elle une double victoire. Le jeune Arnoul fut

(1) On peut consulter à ce sujet l'histoire de Laroche, 3^e édition, pages 28 et suiv., 31 et suiv., 67 et suiv.

Ce Gozélon, comte de Laroche, avait fixé sa résidence à Bastogne. C'est pourquoi, suivant l'usage pratiqué à cette époque de dénommer un comté, d'après le lieu de la résidence du comte, il est appelé dans la charte en question, comte de Bastogne et non de Laroche.

(2) Daris, notices historiques sur les églises du diocèse de Liège IX.

(3) Ernst, Hist. de Limb. 11 Page 79.

tué dans la dernière bataille, et le roi de France ne trouva qu'avec peine son salut dans la fuite.

La comtesse Richilde ne se rebuta point de ce mauvais succès; délaissée par la France, elle chercha du secours ailleurs. Elle s'adressa à Théoduin, évêque de Liège, et lui fit entendre que s'il voulait lui donner une somme considérable pour lever de nouvelles troupes, elle s'engageait de lui donner l'avouerie et les droits d'abbé de Mons, ses alleux de Braz et de Grupont et de relever ses biens féodaux et allodiaux de l'église de Saint-Lambert. L'évêque goûta la proposition et la fit agréer par son synode. L'acte en fut passé à Fosse, en présence de notre comte, du duc de Bouillon, des comtes de Namur, de Louvain, de Chiny et de plusieurs seigneurs liégeois; il fut ratifié à Aix-la-Chapelle par l'empereur Henri, le 11 mai 1071.

Dès que la comtesse Richilde eut l'argent qu'elle désirait, elle engagea à son service, Conon et tous les seigneurs qui s'étaient trouvés présents au traité de Fosse. Forte de leur appui, elle se promettait une victoire complète; elle entra donc en Flandre, à la tête d'une puissante armée. Robert, de son côté, envahit le Hainaut, et obligea Richilde à venir se défendre dans son propre pays. Les deux armées se rencontrèrent près de Mons, en un lieu nommé Broqueroye: la victoire fut longtemps indécise; elle se fixa enfin, et le comte Robert demeura maître du champ de bataille. Sans perdre de temps, Robert passa la Haine, près de Bossu, ravagea cette partie du Hainaut, qui avait été jusqu'alors épargnée, prit le château de Verchin et y mit une garnison de trois cents hommes, afin de courir le pays et d'y faire du dégât. Enfin la paix fut faite. Robert eut la Flandre à condition de donner une forte somme d'argent à son neveu Bauduin et ce dernier se contenta du Hainaut, de Douay et de quelques terres.

L'an 1095, Otbert, évêque de Liège, étant en guerre avec le comte de Louvain, convoqua les vassaux de son église, afin de se concerter avec eux sur les moyens à prendre pour réduire son ennemi. Le comte Conon de Montaigu fut du nombre des seigneurs qui se rendirent à Liège; il s'y trouva avec Godefroid de Bouillon, les comtes de Limbourg, de Namur, de Chiny et Dudon de Conz ou la Grand-Ville, gendre du comte de Chiny. L'historien contemporain qui nous parle de cette réunion ne nous dit rien des résolutions prises concernant la guerre en question.

En 1096, Conon, transporté par cet enthousiasme universel qui avait fait éclore ces fameuses expéditions si connues sous le nom de croisades, partit, accompagné de son fils Gozélon, pour la conquête de la Terre-Sainte. Après la prise de Jérusalem, il reprit le chemin de son pays avec un grand nombre d'autres seigneurs et de bourgeois de Huy, et aussi en compagnie de Pierre l'Ermite. Pendant la traversée, les croisés furent assaillis par une violente tempête et plusieurs fois sur le point d'être ensevelis dans les eaux. Alors ayant fait vœu de bâtir une église dans le diocèse de Liège, si Dieu les délivrait du naufrage, la tempête cessa aussitôt. Lorsqu'ils furent arrivés au port, ils chargèrent Pierre l'Ermite de l'exécution de leur vœu. Pierre l'Ermite érigea alors le monastère de Neuf-Moustier, sur les bords de Meuse, à la porte de Huy. Ce monastère fut dédié au Saint-Sépulcre et à Saint-Jean-Baptiste; on y établit des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ce fut, au rapport de l'historien Jamotte, dans ce monastère que fut enterré Pierre l'Ermite.

Conon, avant de partir pour la Terre-Sainte, avait, du consentement de son épouse, donné au monastère de Saint-Hubert, Mont, auprès de Houffalize, Heid et les Trois-Monts, près de Freux, avec les bois, les prairies, les pâturages et les terres labourables qui en dépendaient. Il y ajouta encore dans la suite la seigneurie de *Fele* près de Nassogne, avec ses dépendances, seigneurie précédemment engagée au dit monastère pour la somme de onze onces d'or.

Le comte Conon mourut le 30 avril 1106, à Dolhain, sous Liège, et fut enterré à Dinant, comme il l'avait ordonné. Il avait épousé Ide de Lorraine, sœur de Godefroid de Bouillon, dont il laissa Gozélon, l'aîné, qui mourut à la croisade en 1097; Lambert, qui lui succéda au comté de Montaigu; Henri, archidiacre de la cathédrale de Liège, Gertrude, qui épousa Gislebert de Looz, de Duras, comte de Duras, sous-avoué de l'abbaye de Saint-Trond, et mourut en 1114.

Quelques historiens donnent une seconde fille à Conon du nom de Reine, qui fut la fondatrice du prieuré d'Aywaille.

«Ayant vécu quelques années dans le mariage, Reine, dit Bertholet, perdit son époux, et alors pénétrée d'une juste douleur, au lieu de songer à s'engager dans de secondes noces, elle se détermina à faire des œuvres pieuses, avec les biens dont elle était maîtresse. Ce fut à cette fin qu'elle fonda, en 1088, le prieuré d'Aywaille, situé sur l'Amblève à quatre lieues de Liège» (1). La charte de cette fondation est ainsi conçue:

«Moi, Reine, née d'une famille illustre selon la chair, mais sans aucun mérite de ma part, fille du comte Conon, qui était frère de Conrad, seigneur très distingué, mort dans le voyage de Jérusalem, et gendre du comte de Poitiers, fais savoir qu'ayant la libre disposition des biens qui me sont échus du chef de ma mère, je crois ne pouvoir en faire un meilleur usage, que de les offrir à la maison dans laquelle j'ai résolu d'habiter et de passer mes jours, sous le gouvernement de la discipline de Clugny. C'est pourquoi je donne à perpétuité, librement et solennellement à un seul Dieu en trois personnes au nom duquel ce lieu est consacré, sous le titre du bienheureux prince des apôtres dans le monastère de Marcignat, au diocèse de Cahors, la terre qui m'appartient du côté de ma mère, et qui m'a été donnée en dot, dont la situation est dans la forêt d'Ardenne, au diocèse de Liège, et qui comprend deux seigneuries, l'une appelée Aywaille, et l'autre Rachamps. Je la donne, dis-je, de la même manière et avec les mêmes droits que j'y possédais paisiblement et entièrement, lorsque j'en ai transporté la propriété à ce monastère, et je la lui ai cédée, sans m'y réserver la moindre chose; de sorte qu'il jouira de toutes ses appartenances, terres, bois, eaux, prés, moulins, pêche, et de tous ses revenus, soit en porcs, bœufs, agneaux, soit en lins, laine, cire et argent. Enfin ces deux bourgs serviront au monastère susdit, selon leurs coutumes exprimées ou sous-entendues.»

Reine, après avoir pris ces dispositions, se retira dans le monastère en faveur duquel elle les avait faites.

Reste à savoir si cette comtesse descend véritablement des comtes de Montaigu. Conon, père de Reine, est dit

(1) Bertholet. Hist. de Lux. et de Chiny, III, p. 294.

dans la charte frère de Conrad, seigneur très distingué, mort dans le voyage de Jérusalem ; mais nulle part on ne trouve que le comte de Montaigu ait eu un frère du nom de Conrad. Certains historiens disent qu'il faut traduire *frater* par beau-frère. Dans ce cas, comme l'épouse du comte de Montaigu, Ide de Lorraine, n'a eu aucun frère du nom de Conrad, il faut supposer que Conon s'est marié une première fois avec la sœur d'un comte Conrad, mort dans le voyage de Jérusalem. Ce comte doit être, dit le R.P. Alexandre Wilhelm, le comte Conrad de Luxembourg qui fonda le monastère appelé Munster à Luxembourg, et mourut en revenant de Jérusalem, le 8 août 1086.

Le premier acte de Lambert comme comte de Montaigu, fut de ratifier toutes les donations que son père avait faites à l'abbaye de Saint-Hubert ; il lui abandonna en outre plusieurs héritages et entre autres trois mesures de terre, appelées mansus, au lieu-dit Wembay près de Laroche.

Jusqu'en 1120, aucun fait notable ne marqua son règne ; mais à cette époque, il fut entraîné dans la guerre à laquelle donna occasion la mort de Otbert, évêque de Liège. Lorsqu'il fut question de donner un successeur à cet évêque, deux compétiteurs se trouvèrent en présence, Frédéric, archidiacre et prévôt de la cathédrale de Liège, frère de Godefroid, comte de Namur, et Alexandre, fils du comte de Juliers. Le premier était digne à tous les égards d'occuper le siège épiscopal, réunissant en lui la vertu et la science à un degré éminent. Alexandre, chanoine et trésorier de Saint-Lambert, était l'un des plus distingués du chapitre par sa prudence et son savoir, mais il était ambitieux au-delà du possible. Le comte de Louvain, dans le but d'empêcher Frédéric d'arriver au siège épiscopal, engagea Alexandre à se rendre auprès de l'empereur Henri V, et à lui offrir une somme d'argent pour en obtenir ce siège. Alexandre se rendit donc à la cour impériale et ayant offert à l'empereur sept mille livres d'argent, il en obtint l'investiture de l'évêché par la tradition de l'anneau et de la crosse, selon l'ancienne coutume.

Le prévôt Frédéric, ayant appris cette démarche d'Alexandre, défendit au clergé de le recevoir, et l'archevêque de Cologne non seulement approuva cette défense, mais aussi excommunia Alexandre, et le somma de comparaître devant lui le dimanche des Rameaux. Alexandre ayant refusé de comparaître, on procéda à une nouvelle élection. L'assemblée se tint à Cologne par crainte du comte de Louvain et élut Frédéric évêque de Liège à l'unanimité des membres présents. Le pape Callixte II confirma cette élection et sacra lui-même Frédéric au concile de Reims le 26 octobre de la même année. Ce fut là l'origine de cette guerre à laquelle notre comte prit part du côté d'Alexandre, avec les comtes de Louvain et de Duras et la plus grande partie de la noblesse liégeoise. Frédéric eut pour auxiliaires son frère, le comte de Namur, Waleran de Limbourg et Goswin, seigneur de Fouquemont et de Heinsberg.

Le sort de la guerre ne fut pas heureux pour Alexandre. Chassé des places qu'il avait occupées, il se renferma dans le château de Huy. Les troupes de Frédéric le suivirent dans cette dernière retraite, et lorsqu'elles se présentèrent devant la ville, les Hutois, qui n'aimaient pas Alexandre, leur ouvrirent les portes. De la sorte maîtresses du pont de la Meuse, elles le rompirent dans le but d'empêcher que le duc Godefroid ne vint au secours du château. Entre-temps,

Lambert, à la tête d'un corps considérable de troupes, s'était avancé par un défilé qui aboutissait au château de Huy, dans le dessein d'attaquer les assiégeants par cet endroit, tandis que le duc de Lotharingie viendrait les assaillir de l'autre côté. Le comte de Namur, voyant notre comte engagé dans ce défilé, de façon à ne pouvoir plus en sortir, marcha contre lui à la tête d'une troupe d'élite et l'attaqua de tous les côtés à la fois. Lambert soutint ce choc avec toute la bravoure qu'on devait attendre d'un aussi grand capitaine. Le comte de Namur l'ayant aperçu dans la mêlée, vint droit à lui pour lui faire des reproches sanglants sur son infidélité : « Est-ce vous, lui dit-il, qui, après m'avoir fait hommage, osez manquer à votre parole et prendre les armes contre moi ? — C'est moi-même, dit Lambert, et sachez que je désavoue mon hommage, que je refuse votre clientèle, et, puisque vous me reprochez vos bienfaits, je vous les remets, et je ne vous regarde plus que comme mon ennemi. » Cette fière réponse irrita tellement le comte de Namur, que levant aussitôt sa lance et fondant comme un éclair sur le comte de Montaigu : « Et moi avec cet instrument, répliqua-t-il, je dois punir un vassal infidèle. » Ce seul coup décida de la victoire. Les gens du comte Lambert le voyant blessé, étendu par terre et entre les mains de ses ennemis, prirent aussitôt la fuite.

En présence de cette victoire, le château de Huy ne pouvait plus tenir longtemps, aussi Alexandre demanda-t-il à capituler : ce qui lui fut accordé à condition qu'il renoncerait à ses prétentions sur l'évêché de Liège.

Postérieurement à tous ces événements, nous retrouvons le comte Lambert, avec les comtes de Namur et de Duras, comme témoin à une donation qui fut faite au monastère de Cluny (1124). La même année, il signe encore une autre donation notable faite au profit du monastère de Saint-Laurent à Liège, avec tous les archidiacres, le prévôt, le doyen et plusieurs chanoines du chapitre de Saint-Lambert, et un grand nombre de comtes et de seigneurs. Il assista encore, en l'année 1136, avec Bruno, archevêque de Cologne, Albéron, évêque de Liège, Godefroid, comte de Namur, Arnoul, comte de Looz, à une donation faite en faveur des Prémontrés. Il mourut en 1147.

CHAPITRE II

Dynastie des comtes de Looz et de Duras

Lambert avait épousé Gertrude, fille de Thierry d'Alsace, comte de Flandre, et il eut de ce mariage un fils du nom de Conon. C'est ce que prouve la charte par laquelle l'évêque de Liège Albéron, confirme en 1040, les donations faites à l'abbaye de Flône par Lambert de Montaigu et son fils Conon (1). Ce fils succéda-t-il à son père dans le comté de Montaigu ? Aucune charte ne l'indique. Au reste s'il lui succéda, ce fut pour peu de temps, car un an ne s'était pas écoulé depuis la mort de Lambert que Godefroid de Duras était comte de Montaigu.

Gertrude, sœur du comte Lambert, avait eu de son mariage avec Gislebert de Looz Otton, Gislebert, Gérard, abbé de Saint-Trond, Thierry, chanoine de la cathédrale de Liège, Bruno, chanoine et archidiacre de cette même cathédrale et deux filles.

(1) Jos. Daris. Notices historiques sur les églises du diocèse de Liège. IX 148.

Otton mourut, dit Lefort, en 1146, et fut enterré à Saint-Trond. Il avait épousé Berthe de Bouchain, fille de Godefroid, seigneur de Ribemont, d'Ostrevant, châtelain de Valenciennes, et d'Iolende de Wassemborg, dit de Gueldre, et il laissa pour unique héritière Julienne, épouse de Godefroid de Jodoigne, comte de Duras et comte de Montaigu dès l'année 1148. Une lettre de l'abbé Wibald de Stavelot nous apprend qu'à cette époque ce comte était en guerre avec le comte de Laroche.

« Nous avons, dit cet abbé, signé une trêve jusqu'à la Saint-Remis avec les comtes de Namur, de Looz et de Dasbourg. Nous avons aussi conclu la paix, et établi une salubre concorde, entre le comte de Laroche, notre avoué, et le comte de Montaigu, qui se faisaient une guerre cruelle, à l'instigation de plusieurs personnes. »

La trêve dont parle Wibald était à peine signée qu'elle fut rompue par le comte de Namur. Alors, dit Mabillon, l'évêque de Liège, qui aurait dû concilier les esprits, se mit lui-même de la partie et se joignit à Godefroid de Montaigu contre le comte de Namur. Il lui en coûta la ville de Ciney qui fut prise et brûlée. Depuis ce moment, on se fit de part et d'autre tout le mal possible, jusqu'à ce qu'enfin, au premier février, on en vint aux mains dans les plaines d'Andenne. L'armée liégeoise était inférieure en nombre à celle du comte de Namur, mais commandée par le duc d'Ardenne, Henri de Limbourg, et par le comte de Duras et de Montaigu, elle se battit avec tant de bravoure, que le comte de Namur, après avoir perdu l'élite de sa cavalerie, fut obligé de rechercher son salut dans la fuite, avec ce qui lui restait de soldats. Les vainqueurs ne le poursuivirent pas, mais étant entrés dans Andenne, ils pillèrent cette ville et la réduisirent en cendres (1152). Henri, comte de Laroche, avait été allié du comte de Namur dans cette guerre. Comme il était avoué de Stavelot, cette qualité servit de prétexte à ses ennemis, pour piller et ravager les meilleures terres de cette abbaye, quoiqu'elle fut étrangère à leurs querelles. L'abbé Wibald en porta ses plaintes à l'empereur aussi bien qu'au pape : le premier enjoignit, à Henri, évêque de Liège, de prendre des mesures pour faire cesser ces désordres ; le second lui écrivit dans le même sens, et lui ordonna par un deuxième bref de contraindre notre comte et Louis, comte de Looz, à réparer tous les dommages qu'ils avaient causés à ce monastère, car tous deux s'étaient surtout signalés dans ces brigandages qui affligeaient alors plus particulièrement le diocèse de Liège.

J'ignore, dit M. Daris (1), quand et comment la paix fut conclue entre les princes belligérants, mais il est probable qu'ils assistèrent, tous au couronnement de Frédéric à Aix, le 9 mars 1152, et qu'ils s'y réconcilièrent. L'année suivante, Louis de Looz donna à l'abbaye de Stavelot sa propriété de Bolderberg et le comte Godefroid donna également la part qu'il possédait dans cette propriété.

Sur la fin de 1154, le roi Frédéric, accompagné de l'évêque de Liège, se rendit à Rome pour s'y faire couronner empereur par le pape. Henri de Namur jugea l'occasion favorable de prendre sa revanche ; c'est pourquoi il entra dans le Condroz en 1155, et le ravagea. Mais Godefroid, notre comte, assisté très probablement de Louis de Looz, le repoussa jusque dans sa capitale et l'y assiégea. La famine obligea les assiégés à faire la paix. Cinq ans plus tard, Godefroid, qui depuis longtemps rêvait de faire disparaître le fort de Brusthem, parce que ce fort était un danger per-

pétuel pour le comté de Duras et pour la ville de Saint-Trond, profita de l'absence du comte de Looz et de l'évêque de Liège pour s'en emparer et le démolir. C'est le dernier acte de sa vie tant soit peu important que l'histoire mentionne ; il mourut peu de temps après laissant pour lui succéder son fils Gilles ou Gilbert. Dès l'année même de la mort de son père, Gilles fut en guerre avec Louis de Looz, parce que ce comte avait fait relever le fort de Brusthem détruit par Godefroid. Après divers actes de dévastation et de déprédation, commis de part et d'autre, on en vint aux mains le 28 juillet 1171. Gilles, ayant remporté la victoire, se dirigea aussitôt sur Brusthem, s'en empara, détruisit le fort et puis vint mettre le siège devant Looz. Louis mourut pendant le siège et sa mort amena une trêve entre les belligérants.

Entre-temps Agnès, veuve de Louis, et son fils Gérard s'étaient rendus à la cour de l'empereur à Aix pour y réclamer contre les dévastations que Gilles et ses alliés avaient commises dans le comté de Looz. L'empereur cita Gilles à son tribunal ; et si Gilles n'y fut pas condamné, ce fut grâce à l'intercession de ses parents et à sa grande pauvreté. L'année suivante, la paix était faite et même cimentée par le mariage de Gilles avec la sœur de Gérard de Looz. L'occasion de ce mariage fut l'appui que Gilles accorda à Gérard, lors de la guerre que ce comte eut à soutenir contre les fils du comte de Moha, Hugues et Albert. Ces comtes qui élevaient des prétentions, sans doute du chef de leur mère, sur les forts de Bilsen et sur la moitié de celui de Colmont, s'étaient jetés à l'improviste sur le comté de Looz et, s'étant emparés du fort de Berlo, ils livraient au pillage tous les villages environnants. Puissamment secouru par notre comte, Gérard alla au-devant de ses ennemis, leur livra bataille et les obligerait par la victoire signalée qu'il remporta sur eux, à se retirer dans leur pays, Gérard devait au comte de Montaigu la victoire qu'il venait de remporter, c'est pourquoi le dernier mot de la guerre fut pour ce comte son mariage avec la sœur de Gérard.

Le comte Gilles, en qualité de comte de Duras, était sous-avoué de Saint-Trond. Sa famille tenait héréditairement la sous-avouerie de Saint-Trond en fief des ducs de Limbourg. Mais Gilles, comme beaucoup d'autres, ayant abusé de cet emploi pour vexer le monastère que par état il devait protéger, le duc de Limbourg, Henri III, le fit citer, en 1176, à Saint-Trond avec tous les sous-avoués de l'abbaye. Après avoir fait mettre sous leurs yeux, en présence des échevins, le titre primitif de la concession de l'avouerie faite à ses ancêtres par l'évêque de Metz, il leur enjoignit de s'y conformer entièrement et de ne jamais rien exiger que le droit qui pouvait leur compéter, sous peine d'être traités comme brigands ; toutefois peu de temps, après le duc donna la haute avouerie de Saint-Trond en fief à notre comte (2).

Gilles, ayant été infecté de la lèpre, dut renoncer au métier des armes, qu'il avait passionnément aimé, et se retirer tout à fait du commerce des hommes. Certains historiens placent cet événement avant 1175 ; s'il en est ainsi, comment expliquer le fait de la comparution de Gilles devant le duc de Limbourg en 1176, et la concession qui lui fut ensuite faite de la haute vouerie de Saint-Trond ? Toutefois,

(1) Daris. Histoire des comtes de Looz, 1. p. 416.

(2) Ernst. Histoire du Limbourg, II, page 175.

lors de la prise de Namur par Bauduin, comte de Hainaut, en 1187, Gilles était certainement atteint de la maladie en question. Gislebert, chroniqueur du Hainaut, qui nous le rapporte, dit que Gilles se trouvait alors à Namur, et qu'ayant été fait prisonnier, il fut envoyé à Ath et y fut retenu pendant quelque temps.

Comme il n'avait point d'enfants, Gilles céda toutes ses possessions à ses deux frères Conon et Pierre ; au premier il donna son comté de Duras et l'avouerie de Saint-Trond, au second, son comté de Montaigu et de Clermont et l'avouerie de Dinant. Il ne se réserva que la seigneurie de Jodoigne, en Brabant, où il avait fondé un 1173 an couvent des hospitaliers de Saint-Jean. Mais le jeune duc de Brabant Henri, premier de ce nom, avec la permission du comte de Flandre, proche parent de Gilles, lui enleva cette petite portion d'héritage qu'il s'était réservée. Aussi Gilles résolut-il de s'en venger ; malgré sa lèpre, il reprit les armes, et tantôt de son château de Duras, tantôt de celui de Clermont, il faisait des incursions sur les terres du duc et du comte, faisait prisonniers tous les marchands, leurs sujets, et après leur avoir enlevé tout ce qu'ils possédaient ne leur accordait la liberté qu'à la condition de payer une forte rançon. Cet état de choses dura très longtemps, dit Gislebert (1).

Depuis longtemps, Gilles avait conçu le projet de fonder une abbaye ; ayant obtenu des religieux de l'ordre des Cîteaux, de l'abbé de Signy en Champagne, il leur offrit ses terres de Rosiers, de Plainevaux et d'Estrival ou Strivais, près de Grandzée, pour y fonder cette abbaye (1191). L'endroit choisi fut Plainevaux, dans le Condroz, sur la rivière de l'Ourthe ; mais après quelques années de séjour dans cet endroit, les religieux retournèrent à Signy sous prétexte que cette résidence n'était pas assez convenable. Le comte fut fort affligé de cette résolution, mais il n'abandonna pas pour cela son pieux dessein. S'étant adressé au duc Henri de Limbourg, il lui remit entre les mains tout ce qu'il se proposait d'employer pour l'établissement des religieux ; il espérait que son autorité serait d'un plus grand poids que la sienne pour les engager à revenir. Henri s'empressa de s'acquitter de cette mission, et supplia de nouveau l'abbé de Cîteaux de vouloir renvoyer ces religieux, leur permettant de faire bâtir un monastère qui fut plus à leur goût ; et comme on était à la recherche d'un lieu propre à cet effet, Hugues de Pierpont, évêque de Liège, leur accorda le champ des Mores, sur les bords de la Meuse, avec quelques terres voisines et d'autres revenus. Ce fut là qu'on bâtit en 1202 le monastère appelé le Val de Saint-Lambert.

Gilles mourut dans les premières années du treizième siècle ; quant à ses deux frères Conon et Pierre, comme ils se voyaient aussi sans postérité, ils firent donation de tout ce qu'ils avaient obtenu de lui, à l'église de Liège, pour en jouir seulement après leur mort. Raoul, évêque de Liège, vendit alors le domaine de Duras à Gérard, comte de Looz, et les domaines de Montaigu et de Clermont à Wéry ou Wéderic de Walcourt, sauf toutefois la jouissance féodale que s'étaient réservée Conon et Pierre.

CHAPITRE III

Dynastie des Seigneurs de Walcourt

Avec Wéry de Walcourt commence la troisième dynastie des comtes de Montaigu. Wéry était fils de Thierry de Walcourt et de Mathilde de Namur, dite de Laroche, fille de

Henri, comte de Laroche. Il avait épousé Berthe de Duras, sœur de Conon et de Pierre de Duras.

Wéry survécut peu de temps à ses beaux-frères Pierre et Conon ; c'est ce que prouve l'acte par lequel son fils Thierry, comte de Montaigu et de Clermont, donne, en 1204, différents héritages, à l'abbé et aux religieux du Val-Saint-Lambert, se réservant seulement la haute justice en matière criminelle.

Nous trouvons deux époques mémorables dans la vie de Thierry : 1213 et 1220. 1213 fut l'année où il se distingua, à la tête de l'armée liégeoise, dans la sanglante bataille des plaines de Steppes, près de Montenackem, bataille qui fut si funeste aux Brabançons.

L'an 1220, ayant résolu de se joindre aux seigneurs qui se croisaient et s'armaient pour récupérer la ville de Jérusalem et les autres places de la Terre-Sainte que les Turcs occupaient, il donna la seigneurie de Ferot au monastère de Bernardfagne, près d'Aywaille.

Gilles, fils de Thierry, fut son successeur au comté de Montaigu et à la seigneurie de Rochefort. Dès son arrivée au comté, non seulement il ratifia toutes les donations qui avaient été faites à l'abbaye de Saint-Hubert par ses prédécesseurs, et notamment par Godefroid de Duras, qui lui avait donné son bien de Bande avec toutes ses dépendances, mais aussi il fonda en 1230 le monastère appelé le Secours de la bienheureuse Vierge Marie, ou autrement Saint-Remy, près de Rochefort, et lui céda différents héritages et plusieurs droits et privilèges. Au commencement, ce monastère fut occupé par des religieuses, nobles d'origine et de l'ordre des Cîteaux ; mais vers l'an 1445, ces religieuses furent remplacées par des religieux du même ordre qui s'y maintinrent jusqu'à la Révolution française. On possède aussi de Gilles une charte datée de 1243 par laquelle il déclare avoir cédé à Robert, évêque de Liège, l'avouerie de Assèche, qu'il avait achetée de la dame de Poilvache, veuve de Walram de Limbourg. Gilles dans cette charte prend le seul titre de seigneur de Rochefort. Il laissa en mourant son comté de Montaigu à son fils Wéry de Walcourt qui fut en même temps sire de Walcourt, de Rochefort, de Duras et haut voué de Dinant.

Wéry épousa Iolente de Condé, fille de Jacques, sire de Condé, de Baillœil, de Morialmé et de N. de Roeux, dont il eut Thierry II, son successeur, et Alix, dame de Duras, qui épousa Jean de Warfusée, dit de Neufchâteau, fils d'Eustache de Dammartin de Warfusée, chevalier banneret et d'Alide de Neufchâteau, dame de Neufchâteau, de Hanneffe.

Thierry était comte de Montaigu et sire de Rochefort en 1283 ; à cette époque, il reprit du comte de Luxembourg, à l'exemple de ses prédécesseurs, la terre et la seigneurie de Rochefort. « Cet hommage, dit Bertholet, est certifié par les lettres de *Vidimus* en date du premier décembre 1467. Et comme le comte avait saisi les villages de Hotton et de Marcourt pour dettes, il les restitua à Thierry pour gratification pour son vasselage (2). »

Deux ans plus tard, Thierry devenait le fondateur d'une nouvelle abbaye, celle du Jardinnet, près de Walcourt, voici à quelle occasion :

(1) Gislebert. *Chronica*, page 200.

(2) Bertholet, v. p. 284, *Hist. du Luxembourg*.

Une nuit de 1304, les habitants de Walcourt furent réveillés par les cris de : Au feu ! au feu ! C'était le célèbre sanctuaire de Marie qui brûlait. On accourt, mais avant tout, il s'agit de sauver la statue de la Vierge en argent massif, qui est en vénération dans l'église ; au moment où quelques hommes courageux pénètrent dans l'église et vont se précipiter à travers les flammes, une poutre se détache et une partie de l'édifice s'écroule. Cet obstacle ne les arrête pas, et bravant tout danger, ils parviennent à travers mille difficultés, devant l'autel consacré à Marie ; mais hélas ! la Madone a disparu, et malgré les recherches les plus actives et les plus minutieuses, ils ne peuvent la découvrir.

Thierry se trouvait alors à Walcourt ; au premier cri d'alarme, il s'était empressé d'accourir sur le théâtre de l'incendie. Voyant perdu tout espoir de retrouver la Madone, il quitte ce lieu de désolation, suivi de son écuyer pour se rendre à son château du Jardinnet ; mais il est à peine arrivé à cinq cents mètres de Walcourt que son cheval s'arrête tout court, puis se cabre. Qu'avait-il aperçu ? Le comte cherche et ses yeux finissent par voir la Madone disparue sur un bouleau à côté de la route. Il descend de cheval, se met à genoux au pied du bouleau et la Madone se détache de l'arbre et vient se remettre entre ses mains. C'était bien la Madone de Walcourt, seulement elle portait les traces de l'incendie, la face de la Vierge et celle de l'enfant Jésus étaient noircies.

En mémoire de cet événement, Thierry fonda la célèbre abbaye de Jardinnet vers l'an 1317.

Ce récit est tiré de Gondry du Jardinnet, la Vierge de Walcourt. Suivant Galliot, la statue ne fut pas découverte par le comte Thierry ; mais lorsque ce comte eut appris qu'elle se trouvait au Jardinnet, il ordonna de la rapporter à Walcourt ; ce fut inutilement, car on ne put la bouger. « Ému de ce second miracle, dit cet auteur, Thierry fit vœu de faire bâtir, au même endroit, une abbaye pour des religieuses de l'ordre de Cîteaux, et lors, suivant la même tradition, l'image de la Sainte-Vierge fut remise aisément dans l'église de Walcourt, où elle est devenue célèbre par quantité de miracles qui s'y sont opérés, et par le grand concours de monde qu'on y voit venir de toutes parts pour l'honorer.

» Thierry exécuta son vœu en 1317, et quelques années après il céda conjointement avec Gertrude, son épouse, tout droit qu'ils avaient sur ce monastère, aux religieuses qui l'habitaient ; témoins les lettres suivantes :

» Moi Thierry, seigneur de Walcourt, je fais notoir tant aux présens qu'aux futurs, que du consentement de mon épouse dame Gertrude, j'ai résigné et en présence de plusieurs ay werpy le monastère du Jardinnet de la benoite Vierge Marie, situé lez Walcourt, sur l'autel dudit lieu et es mains de maître Jean de Oigniez, au prouffit des nonnes de l'ordre des Cistaux, rien retenant à moy de droict ou de seigneurie ès-biens, possessions, ou personnes du devant dit lieu, ainsi si je suis requit, j'y donneray mon conseil et aide. En outre j'ay donné audit monastère de Jardinnet de la benoite Vierge Marie... « Afin que les choses prédites ayent leur force, j'ay roborez ou fortifiez cette présente chartre par l'appension de mon séel. Fait publiquement l'an de Notre-Seigneur 1332 au mois de décembre en la chapelle dudit monastère. »

» Ces religieuses se soutinrent assez longtemps dans toute

la vigueur de la discipline monastique ; mais le relâchement s'étant à la fin introduit parmi elles, on les dispersa en l'année 1413 dans d'autres monastères de filles, et on leur substitua des religieux du même ordre. » (1)

Thierry avait épousé Gertrude de Juliers, dite de Blanckenheim, fille de Gérard de Juliers, sire de Blanckenheim et d'Ermengarde de Luxembourg. Il eut de ce mariage Wéry et Thierry III. Wéry fut sire de Walcourt ; il vivait l'an 1333 et épousa Philippotte de Trazignies. L'an 1336, Wéry et son épouse dotèrent la chapelle de Saint-Georges située à l'entrée du château de Walcourt, et en 1363, ils vendirent leur terre de Walcourt à Marie d'Artois, comtesse de Namur.

Thierry de Walcourt, dit de Rochefort, succéda à son père dans les comtés de Montaigu et de Clermont, ainsi que dans la seigneurie de Rochefort. Il fut aussi pair de la principauté de Liège et haut voué de la ville de Dinant. L'évêque de Liège le choisit, l'an 1338, comme arbitre avec le roi de Bohême pour terminer le différend qui existait entre lui et le duc de Brabant. Les arbitres du côté du duc furent l'archevêque de Cologne et le comte de Hainaut ; le lieu de leurs réunions fut Hasselt, où ils entrèrent, le 26 avril 1338, pour n'en sortir qu'après avoir donné leur sentence.

Thierry III avait épousé Agnès de Haneffe, fille de Jean de Warfusée, seigneur de Haneffe et d'Aelide d'Ochain, dame d'Ochain en Condroz. Agnès était sœur de Wauthier de Haneffe qui mourut en guerre contre les Sarrasins dans le royaume de Grenade, et qui fit héritier de ses terres de Haneffe et d'Ochain Wéry de Rochefort, son neveu, à condition que Wéry ferait voyage dans la Terre Sainte, et, étant au fleuve du Jourdain, s'y ferait baptiser de nouveau et prendrait, en sa mémoire, le nom de Wauthier et ses armes. (2)

Il eut d'Agnès : Jean, son successeur au comté de Montaigu et à la seigneurie de Rochefort, Thierry, seigneur de Buzin et de Failon, Wéry, Gilles, chanoine de la cathédrale de Liège, Eustache Persan, aussi chanoine de la cathédrale de Liège, qui fut, en l'an 1378, élu évêque de Liège, et confirmé la même année par Clément VII ; mais Urbain VI ne voulut point le reconnaître et conféra l'évêché de Liège comme vacant à Arnoul de Horne. Eustache Persan mourut à Avignon l'an 1395. Il avait aussi été prévôt de l'église collégiale de Sainte-Croix à Liège et écolâtre de Saint Adalbert à Aix. Les autres enfants de Thierry furent Gérard, gouverneur de Thuin, Henri, Lambert, Jeanne, épouse de Jean de Hennin.

Jean I de Rochefort, comte de Montaigu et sire de Rochefort, fut aussi haut voué de Dinant. En l'an 1350, le 27 novembre, il reconnut d'avoir reçu en fief du duc de Brabant Ambly et le moulin de Gimeal-lez-Rochefort pour une rente annuelle de 60 livres de terre au vieux louvignois et douze aimes de vin de Rhin à payer par le duc sur sa recette d'Anvers à lui et à ses descendants dans la suite. Jean eut des contestations avec Guillaume, comte de Namur, au sujet de la vente que Wéry de Walcourt, son oncle, avait faite de sa terre de Walcourt ; il s'accommoda enfin avec lui l'an 1364 ; cette même année, il fut créé mambourg et, protecteur du pays de Liège. Il eut d'Isabelle de Looz, fille

(1) Galliot. Hist. de la Ville et province de Namur, IV, 219.

(2) Lefort XVI, 160.

de Jean sire d'Agimont, de Givet, de Walhain et de Jeanne de Gavre, Jean II, son successeur, Thierry et Raes.

Jean II était gentilhomme de l'état noble du pays de Liège et comté de Looz, le premier mars 1373 ; il se trouva le 22 août 1371 à la bataille de Baeswilre pour le duc de Brabant avec Thierry, son frère ; il mourut avant le mois de juillet 1377, laissant de Félicité d'Oupey, fille de Lambert, sire d'Oupey, de Herstal de Chaumont, et d'Alix de Hermaal, Jean III de Rochefort, son successeur.

Jean III était gouverneur et prévôt de la ville, du duché et du château de Bouillon l'an 1401. L'an 1406, les Liégeois qui étaient en désaccord avec leur évêque, Jean de Bavière, le créèrent mambourg et protecteur du pays de Liège. Il refusa cette charge ; mais voulant témoigner la satisfaction qu'il éprouvait par suite de l'honneur que les Liégeois lui avaient fait dans cette circonstance, il se rendit auprès de l'évêque à Maestrich pour l'engager à faire la paix, et il réussit dans sa démarche. Enfin ayant suivi le parti des Liégeois contre leur évêque, il fut décapité, le 3 octobre 1408, par ordre de l'évêque qui avait gagné la bataille d'Otrée contre les Liégeois, que le duc de Bourgogne et le comte de Hainaut mirent en déroute complète. En outre, la plus grande partie de ses biens furent confisqués, entre autres les terres de Rochefort et d'Agimont que l'évêque donna à son frère le comte Guillaume de Hainaut ; mais le comte Guillaume étant mort, le 31 mai 1417, sa fille restitua ces terres aux deux orphelines, Agnès et Marguerite, que Jean avait laissées de Marguerite d'Autel.

CHAPITRE IV

Dynastie des de la Marck

La dynastie des de la Marck s'implanta dans le comté par le mariage d'Agnès, fille de Jean de Rochefort, avec Evrard I, comte de la Marck et d'Aremberg, sire de Neufchâteau, Aigrement, Lumay, Warcq, Lompré, échanson héréditaire de l'archevêché de Cologne, haut-voué de Hesbaye et de Franchimont, pair de l'évêché et de la principauté de Liège, mambourg et protecteur du pays de Liège, gouverneur des duchés de Bouillon et de Luxembourg, fils d'Evrard et de Marie de Looz. Ce mariage fut contracté en janvier 1422, et, le 30 de ce même mois, Evrard relevait, au nom de son épouse, les terres de Rochefort et d'Agimont par devant la cour féodale de Liège. Le 31 janvier 1441, Evrard était mort, laissant pour héritiers de ses terres ses enfants, Evrard II et Louis.

Les historiens parlent d'un seigneur de Montaigu présent au siège de Luxembourg en novembre 1443. Les généraux du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui faisait ce siège, ayant formé le projet de prendre la ville par escalade, choisirent la nuit du 21 au 22 novembre pour mettre ce projet en exécution. Ce fut, disent les historiens, un soldat du seigneur de Montaigu, nommé *Joannès*, qui arriva le premier sur le haut des murs.

Ce seigneur de Montaigu ne peut être Evrard II de la Marck, car on sait qu'il était, comme son père, l'ennemi de la maison de Bourgogne. Il doit être un descendant de ce Jean de Warfusée, dit de Neufchâteau, qui, comme on l'a vu plus haut, avait épousé Alix, Dame de Duras et sœur de Thierry, comte de Montaigu. Or, à l'époque du siège de Luxembourg, vivait Jean de Neufchâteau, seigneur de Montaigu, qui fut un des vingt-quatre premiers chevaliers de la Toison d'Or et que le duc de Bourgogne choisit

comme pleige dans la convention qu'il fit avec le duc de Saxe en décembre 1443.

Au mois de mai 1445, le duc de Bourgogne était de nouveau en guerre, et, cette fois, avec notre comte Evrard II.

Evrard II, soutenu par Jean de Beuraing et secrètement appuyé par la France, avait envoyé une bande, dite des écorcheurs, ravager les terres du duc. Le duc en fit des remontrances à l'évêque de Liège, le suzerain du comte. L'évêque tenta d'abord la voie de la conciliation, mais n'ayant point réussi dans cette voie, il assembla ses états le 24 juillet. La guerre ayant été décidée, il leva aussitôt une forte armée qu'il partagea en deux corps, dont l'un se dirigea sur Agimont et l'autre sur Rochefort. Rochefort capitula, Agimont résista d'abord, mais finit aussi par capituler. L'évêque mit alors une bonne garnison dans ces deux places, et reprit le chemin de Liège. Evrard l'y suivit pour lui demander de pouvoir rentrer dans ses terres, mais n'ayant pu obtenir que des subterfuges, il mourut, dit-on, de chagrin en 1454.

Il avait, dit Le Fort, été nommé chanoine de la cathédrale de Liège en 1444 ; mais avant de mourir, il résigna à son frère, Jean, comte de la Marck, son canonicat avec l'archidiaconat de Hainaut. (1)

C'est sous Louis, frère d'Evrard II, que l'empereur Maximilien, souverain des Pays-Bas, érigea en 1494, la terre de Rochefort en comté, en considération, dit Bertholet, des services signalés rendus à l'état par Evrard I de la Marck. (2) Louis avait épousé Nicolle d'Aspremont, fille de Gorbart, prince d'Amblise et de Marie de Baume. Il mourut en 1498, laissant de Nicole Evrard III, Philippe, chanoine de la cathédrale de Liège, Louis, Englebert, Louise, épouse de Philippe, baron d'Epstein-Koenigstein.

Evrard III, comte de Montaigu et de Rochefort, seigneur de Durbuy, d'Agimont, de Neufchâteau en partie, haut-voué héréditaire de la ville de Dinant et de Spy, conseiller et chambellan de l'empereur Charles V, mourut sans descendance légitime l'an 1524 ; Philippe, son puîné, fut son successeur. À l'époque de la mort d'Evrard III, Philippe était curé de Bouvigne ; obligé dès lors de prendre sa résidence à Rochefort, il fit administrer sa paroisse par un déserviteur. Il survécut peu d'années à son frère et laissa en mourant (1529) tous ses états à son neveu Louis II, fils de Louis de la Marck, son frère, et d'Agnès de Rodemach. Louis II avait épousé Élisabeth d'Autriche, fille naturelle de l'empereur Maximilien ; mais il n'en eut point d'enfant, c'est pourquoi Louis de Stolberg, son cousin, fut appelé à lui succéder.

CHAPITRE V

Dynastie des comtes de Stolberg et Læwenstein

Une requête adressée à Louis XV vers le milieu du dix-huitième siècle par le prince de Læwenstein-Wertheim pour protester contre un jugement du parlement de Metz, qui avait envoyé les descendants du comte Henri de Stolberg en possession de la seigneurie souveraine de Chassepierre, contient sur la dernière dynastie des comtes de Montaigu-Rochefort les précieux renseignements qui sui-

(1) Le Fort. Partie 1^{re}. De la Mark.

(2) Bertholet. Histoire du Luxembourg, VIII, page 178.

vent :

« Le comté de Rochefort est situé en partie dans la principauté de Liège, en partie dans le duché de Luxembourg. Sa consistance est constatée par un traité passé en 1546, entre l'empereur Charles V, en qualité de duc de Luxembourg, et Georges, alors évêque et prince de Liège.

» Ce comté est entré dans la maison de Lœwenstein en 1567, par le mariage d'Anne, fille de Louis de Stolberg, avec Louis, fils puîné de Frédéric de Lœwenstein.

» Trois frères du comte Louis de Stolberg, savoir Wolfgang, Albert-Georges et Christophe, assignèrent, en 1580, le comte de Lœwenstein, en la Chambre impériale de Spire, pour s'y voir condamner à leur délaissier le comté de Rochefort et plusieurs autres seigneuries nommément spécifiées dans l'exploit d'assignation, sans aucune mention de Chassepierre.

» Comme ce comté est un fief en partie du duché de Luxembourg et en partie de la principauté de Liège, la connaissance de la contestation appartenait en première instance aux juges féodaux du duché de Luxembourg pour la partie mouvante de ce duché, et à ceux de la principauté de Liège pour la partie mouvante de cette principauté. Le comte de Lœwenstein demanda son renvoi devant ces juges. Après quelques tentatives contre le déclinatoire, abandonnées et reprises de temps à autre, dont les dernières sont de 1676, les comtes de Stolberg cessèrent toutes poursuites.

» Cependant le comte de Lœwenstein et ses descendants demeurèrent toujours en possession du comté de Rochefort, dont ils jouirent sans interruption pendant plus de 150 ans.

» Louis, comte de Stolberg, beau-père du comte de Lœwenstein, avait un quatrième frère nommé Henry, qui avait été engagé dans l'état ecclésiastique, et pourvu d'un canonicat de l'église de Cologne, qu'il avait quitté pour embrasser le luthéranisme et se marier. Celui-ci était décédé lors du procès de 1580, auquel ses enfants ne prirent aucune part.

» Néanmoins en 1728, 52 ans après l'entier abandon de ce procès de la part de ceux qui l'avaient entrepris, les descendants de Henry, qui sont les comtes de Stolberg d'aujourd'hui, entreprirent de le reprendre à la Chambre impériale qui a été transférée de Spire à Wetslar.

» Deux fins de non-recevoir insurmontables s'élevaient contre cette entreprise.

» La première, que les auteurs des comtes de Stolberg actuels n'avoient point été parties en l'ancien procès.

» La seconde, que ce procès était prescrit par le laps de plus de cinquante ans écoulés depuis les dernières poursuites.

» À ces fins de non-recevoir, se joignoit l'incompétence de la Chambre impériale de Wetslar, que le prince de Lœwenstein commença par décliner à l'exemple de ses ancêtres.

» Au mépris du déclinatoire, les comtes de Stolberg surprirent en cette chambre deux jugements par défaut le 20 octobre 1732 et le 23 juin 1735 qui condamnèrent le prince de Lœwenstein à leur délaissier le comté de Rochefort.

» Le prince de Lœwenstein s'en plaignit à l'empereur qui nomma des commissaires pour examiner la validité des jugements et donner leur avis.

» L'examen fait, l'avis donné, l'archiduchesse gouvernante des Pays-Bas rendit un décret sous les ordres de l'empereur le 27 mai 1737.

» Par ce décret, les deux jugements sont déclarés nuls et incompétamment rendus quant à la partie du comté de Rochefort, mouvante du duché de Luxembourg, ce qui a été confirmé par un jugement du conseil de Luxembourg du 8 novembre 1740, sauf aux comtes de Stolberg de se pourvoir par nouvelle action, par devant ledit Conseil, s'ils prétendoient être bien fondés.

» Les comtes de Stolberg ont exécuté ce dernier jugement. Ils se sont pourvus au Conseil de Luxembourg pour la partie du comté de Rochefort mouvante de ce duché. L'instance y est actuellement pendante (1). »

Louise, fille de Louis de la Marck et de Nicolle d'Aspremont, avait eu de son mariage avec Philippe d'Epstein : Evrard d'Epstein, comte de Kœnigstein qui mourut, en 1535, après avoir institué pour son légataire universel de son domaine de Kœnigstein, Louis, fils de sa sœur Anne, avec substitution des deux plus jeunes frères de ces derniers, Philippe et Christophe.

Georges, mort en célibataire en 1527.

Philippe, chanoine, mort en 1509.

Anne, qui mourut en 1538. Elle épousa Botho, comte de Stolberg, né en 1467, et mort le 7 août 1538, et eut de son mariage huit fils et six filles, entre autres :

Louis, Wolfgang, Albert-Georges, Philippe, né en 1510, mort jeune, Christophe, né en 1523 et Henri. Christophe fut prévôt du chapitre d'Halberstadt, et obtint Kœnigstein, après la mort de son frère Louis, en qualité de dernier *haeres substitutus*. Henri passa à l'hérésie.

Louis, comte de Stolberg, orateur distingué et conseiller secret de l'empereur, naquit en 1505. Non seulement il fut institué légataire universel de Kœnigstein, mais aussi il hérita de Rochefort, dont il releva, le 23 février 1545, par devant la cour féodale de Liège, Montaigu, Herbeumont, Chassepierre, Neufchâteau. Il acheta les seigneuries de Wertheim et de Brenberg, en Franconie, et le 6 avril 1555, il vendit à l'empereur, la seigneurie d'Agimont, se réservant pour lui et ses frères, leur vie durant, le titre et les armes d'Agimont.

On possède de Louis II de Stolberg, un acte d'inféodation du 17 avril 1560. Il est fait en faveur d'Abraham de Benasse, écuyer. Louis donne à ce seigneur vingt bonniers de terre, mesure de Laroche, en lieu-dit Ponsaux, au sud de Dochamps, le long du chemin de Soy à Samrée, et en la mairie de Marcourt, pour le tenir « en plein fief et noble tènement francq » (2) du comté de Montaigu, à condition

(1) J. Burton. Annales de l'Institut, t.VIII, pp. 243 et suivantes.

(2) « En plein fief et noble tènement francq »... L'Etat noble du pays de Liège était composé, dans le principe, des nobles du diocèse et des grands vassaux de l'église de Liège ; et la plupart des nobles comptaient parmi ces grands vassaux. Les grands fiefs qui donnaient entrée à cet Etat, portèrent plus tard le nom de *fiefs de noble tènement*. — Jos. Daris. Notices historiques sur les églises du diocèse de Liège IX.

Les droits des seigneurs de Benasse, en vertu de l'inféodation du 17 avril 1560, furent les suivants :

1° « Exemption de toutes charges personnelles, comme guet, garde,

de faire le service à cheval, « armé et équipé comme il appartient » et de résider, lui, « ses hoirs successeurs ou gens pour eux » au dit lieu du Ponsaux.

Louis mourut le 24 août 1574, laissant de Walpurge, son épouse, fille de Jean, comte de Wied :

Catherine, qui mourut le 22 août 1598, après avoir épousé 1° Michel III, dernier comte de Wertheim, 2° Philippe, comte d'Eberstein, né en 1523, mort le 22 août 1589. Elle eut du premier lit une fille du nom de Barbe, qui mourut en 1556, peu de temps après son père. Du deuxième mariage, elle n'eut pas d'enfant.

Elisabeth, morte le 26 juin 1612, aussi sans postérité, après avoir épousé 1° Thierry VI, comte de Manderscheid, et 2° Guillaume, baron de Créange.

Anne qui hérita de tous les biens paternels après la mort de ses deux sœurs aînées. Elle épousa en 1567 Louis, comte de Læwenstein, chancelier impérial et eut sept fils et trois filles.

Ainsi de 1574 à 1612 furent simultanément comtes de Montaigu et de Rochefort les époux des trois filles de Louis de Stolberg. Louis de Læwenstein, époux de Anne, étant mort le 13 février 1611, à l'âge de 81 ans, Jean-Théodore, son septième fils lui succéda dans les comtés de Montaigu et de Rochefort. Jean Théodore était né en 1584 ; il épousa en 1610 Josinne, fille de Jean, comte de la Marck, et le 22 octobre 1618, il relevait de la seigneurie de Bricqmont par devant la cour féodale de Laroche.

Sire Jamotte, dans son *Montaigu de Saint-Thibaut*, nous rapporte qu'en 1620 ce comte et son épouse avaient formé le projet d'établir des religieux Augustins du couvent de Rouillon sur la montagne de Montaigu, en l'honneur de saint Thibaut, et d'y faire bâtir une église ; ils devaient même concéder à ces religieux pour leur entretien une partie des revenus du comté de Montaigu ; « mais, ajoute cet historien, ce projet n'eut pas de suites pour des raisons qui nous sont inconnues. »

« Plus tard, dit-il encore, ils prirent une autre résolution, ce fut de faire ériger au même endroit une simple chapelle. En conséquence l'ordre fut donné à l'officier de Marcour, l'an 1622, par Madame la comtesse, en l'absence de son mari, qui était retourné en Allemagne, de verser l'argent nécessaire pour payer les ouvriers. Les habitants du comté s'étaient chargés de fournir les matériaux nécessaires savoir : la seigneurie de Marcourt, le bois, celle de Hotton, la chaux, et celle de Dochamps, les ardoises. Mais pour lors, ce projet avorta encore une fois. »

Jehan Théodore mourut le 6 mars 1644 : son épouse mourut en 1626, le 18 février. Sire Jamotte fait un bel éloge de cette dernière au chapitre douzième de son histoire : « Je ne puis, dit-il, terminer ce chapitre sans dire quelques mots de Madame Josinne de la Marck, épouse de son excellence Jean Théodore comte de Leuveistein, Wertheim, Montaigu et Rochefort. Elle était si charitable envers les pauvres, si patiente dans les afflictions, si mortifiée dans toutes ses actions, si fervente dans l'amour de Dieu et du prochain, si bien réglée dans sa famille, si modeste dans toute sa conduite, qu'elle doit être placée sans contredit au nombre des dames les plus vertueuses de son siècle. Elle contribua avec son mari à l'établissement des religieuses carmélites dans leur ville de Rochefort. Étant morte le 18 février 1626, son corps, quoiqu'il ne fut pas embaumé, resta pen-

dant l'espace de quarante jours exposé dans la chapelle du château de Rochefort, sans répandre aucune mauvaise odeur ; il fut après cela transporté dans l'église de l'abbaye de St-Remi, et réuni à ceux de ses ancêtres.

» Je pourrais rapporter bien des choses admirables que l'on a remarquées en elle tant pendant sa vie qu'après sa mort, mais j'aime mieux pour la connaissance de ces détails renvoyer le lecteur à l'oraison funèbre que prononça sur sa tombe, le jour de ses funérailles, le révérend Père Maigret de Bouillon, autrefois provincial de l'ordre de Saint-Augustin. »

Jean Théodore et Josine laissèrent cinq fils et deux filles.

Ferdinand-Charles, le quatrième fils, lui succéda aux comtés de Montaigu et de Rochefort. Il était né le 18 mai 1616 ; il mourut le 24 janvier (alias juin) 1672. Il avait épousé, le 9 mars 1651 Anna Marie, fille du comte Egon de Fürstenberg, qui mourut en 1705, à l'âge de septante et un ans. Ils eurent quatorze enfants dont six fils et huit filles.

Maximilien-Charles, l'aîné, donne dénombrement de son comté de Montaigu, le 13 mars 1683, après en avoir rendu foi et hommage au roi de France par devant la Chambre royale de Metz, le 4 novembre 1681 ; le 18 septembre 1684, il relevait aussi de Bricqmont par devant la cour, féodale de Laroche.

Maximilien-Charles était né le 14 juillet 1656 ; il fut lieutenant-gouverneur de l'empereur en Bavière et à Milan et il fut créé prince de l'empire par un diplôme du 3 avril 1741, publié le 13 mars 1712. Il épousa, le 26 août 1678, Marie-Polixène, fille de Mathieu Khuon de Belasy, dont il eut sept fils et trois filles. Il mourut le 26 décembre 1718, après avoir été fut témoin de toutes les guerres que suscita l'ambition de Louis XIV.

Pendant les guerres qui désolèrent les Pays-Bas espagnols dans la première moitié du XVII^e siècle, le fort de Dochamps fut pris par les Hollandais et l'église brûlée avec tous les habitants qui s'y étaient réfugiés (10 août 1642). Ce désastre ne fut pas le seul que le comté de Montaigu eut à subir à cette époque. Sous les guerres de Louis XIV, il ne fut pas davantage épargné.

Nous avons la preuve de ce fait dans la requête suivante adressée en février 1692, par les habitants de Marcourt à l'intendant de Sa Majesté dans la province de Luxembourg, à l'effet d'obtenir une diminution d'impôt.

corvées, fourniture, logement et toutes autres et du droit de mortemain. »

2° « Exemption de payer disme, ny terrages sur l'extendue de ses vingt bonniers. »

3° « Droit de jouir seul et à l'exclusion de tous autres de la grosse pasture et vaine pasture dans l'extendue de son fief sans qu'aucun manant du comté de Montaigu n'y autre puisse y pasturer en quel temps et saison que ce soit. »

4° « Droit de jouir des bois communaux, aisances et autres privilèges et prérogatifs dont jouissent les autres manants, comme de tirer les bois des bâtiments, agriculture, choffage et tous autres droits des manants, en conformité de son dit titre. »

5° « Liberté d'aller moudre où il trouve à propos moyennant que ce soit à un moulin dépendant dudit comté de Montaigu et aucune personne, gens n'y bestes ne peuvent outrer, passer, ny repasser sur le dit fief. »

6° « Le pouvoir de brasser ou faire brasser la bier ou servoise audit Benasse. »

Dénombrement du 4 mai 1757 par Dieudonné Pauly au nom de Catherine Robert, sa mère, résidant à Benasse.

Monsieur, supplie très humblement vostre seigneurie les habitans de la mairrie de Marcourt, au comté de Montagu, disant qu'il est bien vray que les habitans de la mairrie de Hotton audit comté ont beaucoup souffert par le campement des armées dans leurs lieu et voisinage. Qu'il est aussi et de même vray que la mairrie dudit Marcourt at aussy beaucoup souffert par le passage des armées dans leurs lieux au retour de Monsieur de Boufflers de Liège, et de celle de l'ennemys tenante la mesme route, par les habitans des hameaux de Devantave, Laidprangeleux et Benasse, dont les gros et menus bestiaux ont esté la plus parte enlevés, avec leurs meubles et effets, les grains foulés et fourragés en herbe, et presque tout le reste fouragé par le retour de l'armée ennemie et des fourageurs du camp de Monsieur de Boufflers à Fronville, lequel estant au voisinage de la susdite mairrie de Marcourt, plusieurs grosses troupes de fourageurs, se sont venus jeter sur le dit village et Ronson en dépendant, et y fouragés à discrétion par diverses fois y enlevant les bestailles et meubles qu'ils y ont rencontrés, mesmes jusqu'à dans l'église dudit Marcourt, y ayant enlevés l'avoine qu'ils y ont trouvé. De plus ayant esté ordonné à la dicte comté de fournir tant audit camp qu'au magasin de Laroche, cincque milles trois cents et quatre vingt rations, ceux de Marcourt et de Dochamps y ont eus satisfaict entièrement à la descharge de la mairrie de Hotton, à laquelle en touchoit un tierce. En outre la mairrie dudit Marcourt seulle a deu défrayer par plusieurs jours des détachements à pieds et à chevaux, qui s'adressoient uniquement audit lieu de Marcourt pour les presser et obliger à l'entier livrement desdits fourages. De plus la dicte mairrie estante scituée entre la ville de Laroche et le dict camp et sur la route continuelle des détachements et convoys, ils ont esté tellement espuisés de fourages, qu'ils sont présentement réduicts à achepter au prix de douze soulds et demy la ration qu'ils doivent encore fournir avec ceux de Dochamps en somme de quinze cent nonante rations à la descharge toujours pour un tiers de la dicte mairrie de Hotton.

Pourquoi ils supplie très humblement vostre seigneurie... »

Pour bien comprendre cette supplique, il est nécessaire de se rappeler les événements suivants.

Dès le mois d'août 1681, les Français s'étaient rendus maîtres de la ville de Laroche. Pendant les guerres de la coalition (1686-1697), ils y tinrent une forte garnison qui, conduite par le colonel la Croix, faisait de fréquentes incursions sur les terres des alliés, ennemis de la France, dans le pays de Liège, de Limbourg, de Juliers, de Hollande, qu'elle rançonnait tour à tour et sans relâche. Fatigué de cet état de choses, le prince de Hesse voulut y mettre fin ; c'est pourquoi il quitta Huy avec dix-sept mille hommes, et partit pour Laroche, dans le but de s'en emparer. Arrivé à Fronville, il y fit une halte de quelques heures, et se dirigea ensuite sur Laroche par Soy, Devantave et Cielle. Mais le maréchal d'Harcourt qui était accouru avec quelques mille chevaux au secours de Laroche, usa de stratagème pour s'en débarrasser sans coup férir.

Le maréchal était campé sur la montagne de Corumont sur la rive gauche de l'Ourthe et une profonde vallée le séparait du prince de Hesse. De sa position, il découvrait tout le plateau de Cielle occupé par l'armée ennemie, ce qui lui permettait de la suivre dans toutes ses manœuvres.

Le plateau de Corumont, au contraire, ne s'offrait qu'en partie aux regards du prince de Hesse et toute la partie méridionale de la montagne lui était entièrement cachée. Par une ruse de guerre, le maréchal d'Harcourt fit défilier toute sa cavalerie en face du prince de Hesse ; au fur et à mesure qu'elle avançait et arrivait sur le versant méridional, il la faisait retourner à droite par le chemin de Beausaint pour se montrer de nouveau sur la partie du plateau visible à l'armée ennemie. Ce manège dura plusieurs heures et produisit son effet.

Le prince de Hesse, croyant sans doute que le maréchal d'Harcourt avait une forte armée à sa disposition, leva le camp et partit par le chemin qui conduisait de Soy à Bastogne ; mais voyant les difficultés qu'il y avait à passer par les défilés du bois de Laroche, dans lequel on avait fait abattre bon nombre d'arbres, il se replia sur Benasse et Dochamps et retourna à Huy (1690).

Après la prise de Mons, le 9 avril 1691, Louis XIV laissa le commandement de ses troupes au maréchal de Luxembourg, après en avoir détaché quelques milliers d'hommes dont il donna le commandement au marquis de Boufflers. Il reprit ensuite le chemin de Versailles. Le marquis de Boufflers de son côté s'étant dirigé sur Liège, arriva, aux fêtes de la Pentecôte, à la Chartreuse, et se mit à bombarder la ville. Après avoir détruit l'église de Sainte-Catherine, l'hôtel de ville, presque toutes les maisons situées entre le Marché et la Meuse, et endommagé les autres quartiers de la ville, il se retira sur Fronville ; et c'est de ce camp que partaient les fourageurs, dont il est parlé dans la supplique.

Le 3 mai 1703, le comte Jean-Ernest de Lœwenstein, frère de Maximilien-Charles, était aussi comte de Montagu et de Rochefort ; à cette date, il relève de Bricmont par Maximilien de Marcourt, officier et mayer de Marcourt. Son relief nous apprend qu'il était grand chanoine de Cologne et de Strasbourg ; en 1714, il fut nommé évêque de Tournay ; il fut aussi prince abbé de Stavelot et de Malmédy. Il mourut le 26 juillet 1731.

Dominique, comte de Lœwenstein-Wertheim, prince du Saint-Empire et sixième fils de Maximilien-Charles, succéda à son père et à son oncle dans les comtés de Montagu et de Rochefort. Le 8 janvier 1733, il relève par devant la cour féodale de Laroche du fief de Bricmont. Il fut assassiné à Venise le 23 mars 1735. Il avait épousé, le 28 février 1712, Christine-Françoise-Polyxène, fille du landgrave Charles de Hesse-Rheinfels, dont il eut sept fils et deux filles, et entre autres le prince Charles-Thomas de Lœwenstein-Wertheim, son successeur aux comtés de Montagu et de Rochefort. C'est au nom de ce prince que fut présentée à Louis XV la requête dont il a été question précédemment.

Comme on l'a vu, les deux jugements de la chambre de Vetslaer du 20 octobre 1732 et du 23 juin 1735, attaqués par ce prince, jugements qui le condamnaient à délaisser le comté de Rochefort aux comtes de Stolberg, furent déclarés nuls par l'archiduchesse, « et incompetemment rendus quant à la partie du comté de Rochefort, mouvante du duché de Luxembourg, ce qui fut confirmé par un jugement du conseil de Luxembourg, du 8 novembre 1740, sauf aux comtes de Stolberg de se pourvoir d'une nouvelle action, par devant le dit conseil, s'ils prétendaient être bien fondés. »

Les comtes eurent recours à ce pourvoi et sans doute qu'il tourna à leur avantage, car nous voyons le 3 mai 1757, le sieur de Martin, mayor de Rochefort, muni de la procuration du seigneur de Rossius de Humain, conseiller, prévôt et intendant les comtes de Rochefort et de Montaigu, relever de Bricqmont par devant la cour féodale de Laroche, aux noms de Frédéric-Charles, prince régnant de Stolberg et du Saint-Empire, et de Christophe-Louis, Frédéric-Otto, comtes de Stolberg. De même, le premier juin 1793, le prince Charles-Henri de Stolberg-Guedern relève de la moitié dudit fief par décès du prince Frédéric-Charles, et les comtes Charles-Louis et N. de Stolberg relèvent l'autre moitié dudit fief par décès des comtes Christophe-Louis et Frédéric-Otto.

En 1794, la Belgique tombait définitivement au pouvoir des Français, et au mois d'octobre 1795, un décret de la convention la déclarait réunie à la France et soumise à la constitution dite de l'an III; à partir de cette époque, et en conséquence du décret du 4 août 1789, qui abolissait tout ce qui pouvait rappeler directement ou indirectement le régime féodal ou la monarchie absolue, il n'est plus question du comté de Montaigu, ni de celui de Rochefort.

CHAPITRE VI

Marcourt

Le principal village du comté de Montaigu était Marcourt, situé au pied de la montagne de Montaigu, sur la rive gauche de l'Ourthe.

Quelques historiens font venir Marcourt de Mars; ils affirment que ce village a été ainsi appelé parce qu'il renfermait un temple consacré à ce Dieu de la guerre. Suivant d'autres, ce nom serait un dérivé de Mercure, divinité jadis vénérée dans cet endroit.

Quoi qu'il en soit de l'origine du nom, il est certain que ce village remonte à une très haute antiquité. Il existait déjà, dit sire Jamotte, au temps des conquêtes de Jules César dans les Gaules, et il le prouve par les découvertes de monuments funéraires qui furent faites, un peu avant son arrivée, près de Marcourt, ainsi que sur la rive opposée. « Ces sépultures, dit cet historien, étaient évidemment des constructions romaines; elles renfermaient un grand nombre d'urnes ou de vaisseaux de terre cuite, toutes remplies de cendres et d'ossements de corps morts qui avaient été brûlés selon la coutume d'alors, avec des médailles ou pièces de cuivre marquées à l'effigie des empereurs. Mais les paysans, ignorant l'importance de ces objets d'antiquité, n'en tinrent aucun compte; de sorte qu'à mon arrivé à Marcourt en 1637, je ne pus me procurer qu'une seule de ces médailles. »

Une découverte faite depuis lors, en 1837, confirme l'opinion de sire Jamotte. En déblayant le jardin du presbytère, on mit au jour un cimetière romain remarquable par sa disposition. Ce cimetière formait une enceinte carrée au centre de laquelle se trouvait le bustum, bûcher, construit en pierres et très ressemblant à nos fours à chaux. Tout autour du bûcher, étaient pratiquées de petites niches d'un pied et demi de diamètre sur trois de profondeur, destinées à recevoir les cendres des morts. Ce cimetière ayant été abandonné, on y avait transporté des terres et on l'avait nivelé sans rien détruire de sa constitution première; c'est à cette circonstance que l'on doit de l'avoir trouvé intact.

Prévôts et mayeurs de Marcourt

Marcourt était le chef-lieu d'une prévôté et son prévôt était anciennement appelé le prévôt des Rivières, parce que plusieurs terres situées sur la Meuse, l'Ourthe et l'Amblève dépendaient du comté de Montaigu.

Furent prévôts de Montaigu : Bernard de Chéoux, 1520, 12 mai; 1524, 1^{er} août; 1525, 21 avril.

Thomas Lardinois, 1538; 1540, 8 janvier; 1541, 7 février; 1542, 8 juin; 1544; 1548, 29 novembre; 1550.

Jean d'Argental, seigneur de Bricqmont, 1554, 4 octobre.

Louis de Samré, seigneur de Journal, 1558, 21 mars, 31 juillet; 1580, 31 juillet.

Evrard de Fraipont, seigneur de Fraipont, des Pouhous, de Banneux, etc., voué de Louvegnée, fut nommé prévôt et receveur de Montaigu, mayor et receveur de Marcourt, Hotton et Dochamps le 6 février 1612. Il avait donné sa démission le 18 mars 1620. Il fut remplacé par Florent Lardinois de Marcourt.

Sur la fin du XVIII^e siècle, Charles-Pascal de Rossius était prévôt de Montaigu. Le 12 septembre 1774, il nomma lieutenant-prévôt Ignace-François Henry, notaire à Laroche; et le 29 septembre 1786, Hubert-Joseph Naveaux, procureur de la ville de Laroche.

À cette liste bien incomplète des prévôts de Montaigu, il ne sera pas inutile de joindre la liste des mayeurs de Marcourt.

Lambert le Fève était mayor de Marcourt avant 1482.

Louis de Buzin, le 13 janvier 1480.

Henri Ghy, le 3 avril 1487.

Thierry de Chéoux, en 1513, 1518, le 12 mai 1520.

Englebert de Samré, le 11 mai 1531, le 3 mai 1558, le 7 septembre 1560.

Michel de Theroulle, bourgeois de Hotton, été mayor en 1565, le 6 octobre.

Lambert Lardinoy, dit de Marcourt, fut nommé mayor le 10 novembre 1580.

Evrard de Fraipont fut nommé mayor le 6 février 1612, fut mayor jusqu'en 1620.

Florent Lardinois, fut nommé mayor le 18 mars 1620.

Laurent de Marcourt, était mayor le 13 janvier 1639; vivait le 11 janvier 1653.

Christophe Mercurian, dit Lardinois, mayor en 1659, le 16 avril, était mort le 6 octobre 1668.

Maximilien de Marcourt, était mayor le 16 décembre 1692; il le fut jusqu'en 1707.

Mathieu-Lambert-Michel de Gomzé, seigneur temporel de Lochré, fut nommé mayor en novembre 1707.

Henri Servaty, mort le 17 septembre 1753.

Huberty, mort en 1774.

Théodore Gillet, 1774-1790.

Georges Lhermitte, 1790-1808.

Dieudonné Vandermaesen, 1808-1814.

Jean-François Adam, 1814-1831.

Jean-Sevrin Bosquée, 1831-1841.

François-Joseph Adam, 1841-1848.

Célestin Houba, 1848-1878.

Jacques-Joseph Denis, 1878-1888.

Curés de Marcourt

L'église paroissiale de Marcourt est dédiée à saint Martin, évêque de Tours. L'autel latéral de S^r Charles Borromée fut érigé en 1643 par sire Jamotte, lors de la consécration de cet autel en 1652, le révérendissime suffragant Richard Pauli Stavius y inséra une pièce de la pourpre de ce saint qu'il avait apportée de Rome.

Furent successivement recteurs de l'église de Marcourt :

Louis de Buzin, 1499-1515.

Jehan de Buzin vivait le 21 avril 1525, le 28 février et le 25 juin 1529.

Jacques de Warignée vivait le 3 octobre 1544, mourut en 1562.

Jacques de Somalie, dit de Masbourg, 1562-1626.

Jean Tergat mourut le 16 juillet 1636, 1626-1636.

Laurent Adrien, intérimaire.

Charles Jamotte mourut le 21 janvier 1674, 1636-1674.

Henri d'Odrimo, intérimaire.

Jean Malmédie, 1674-1722.

Charles François Goffart mourut le 10 décembre 1732, 1722-1732.

Antoine Lejeune mourut le 14 avril 1743, 1732-1743.

Ferdinand de Martin mourut le 3 avril 1758, 1743-1758.

Jean Pascal Ledrou décédé le 3 novembre 1762, 1758-1762.

Jean Martin Kleinsch décédé le 4 juin 1780, 1762-1780.

J.-F. David, 1781-1808.

Pierre-Joseph Goffinet.

Masson.

Hougardy, 1825-1868.

M. Antoine Houba est recteur de la paroisse depuis 1868.

Biographie

Le village de Marcourt a vu naître plusieurs célébrités ; nous citerons en première ligne le P. Evrard Mercurian, quatrième général de la Compagnie de Jésus, né en 1514.

Il existait à Marcourt une famille du nom de Lardinois ; dans les anciens registres, cette famille est quelquefois désignée sous le nom de Mercurian, d'autre fois sous celui de Marcourt.

En 1538, vivait Jehan Lardinois qui avait épousé Marie, fille de Michel Herla. Jehan eut de Marie Lambert Lardinois, dit de Marcourt, qui vivait le 18 octobre 1564 et fut nommé mayeur de Marcourt en 1680, le 10 novembre. Ce Lambert épousa en premières noces Giellette Wathy qui lui donna Jean et Jacques Mercurian, jésuites, dont il sera question dans la suite. Lambert épousa en secondes noces Adrienne Sarter, dite de Trina, dont il eut entre autres Florent Lardinois, qui naquit le 12 août 1595, et fut mayeur de Marcourt comme son père. Ce Florent eut d'Anne d'Awylle, son épouse, entre autres enfants, Christophe

Mercurian, dit Lardinois, jurisconsulte, mayeur de Marcourt en 1659, le 16 avril.

Il est à présumer que le P. Evrard Mercurian appartient à la même famille que Jean et Jacques Mercurian, jésuites, et qu'il était frère de Florent Lardinois, leur aïeul, mort avant le 5 octobre 1573.

Après avoir passé son enfance à Marcourt et achevé ses études à Liège et à Louvain, le Père Evrard Mercurian fut nommé à la cure de Waillet, près de Marche, où il remplit pendant quelques années avec le plus grand dévouement les devoirs de sa charge pastorale. Mais comme il apprit qu'il y avait à Paris des religieux de cette compagnie célèbre qui venait d'être fondée, il alla se présenter à eux et fut reçu par le révérend Père Paul Achille, italien, puis envoyé à Rome en 1551. Un an à peine s'était écoulé depuis son arrivée à Rome, qu'il fut appelé, comme recteur, à diriger le collège que la compagnie fondait à Pérouse. Peu après, il fut nommé provincial de la basse Allemagne, et eut sous sa juridiction les collèges de Louvain, de Tournay, de Cambray et les résidences d'Anvers et de Dinant. En 1565, la société le choisit comme assistant de Saint-François Borgia, troisième général de l'ordre, pour la France, l'Allemagne et les Pays-Bas. Dans les Pays-Bas, il s'insinua si avant dans les bonnes grâces de la princesse Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme et gouvernante de ce pays, qu'elle le consultait souvent sur les affaires de la plus haute importance.

Le premier octobre 1572, St-François de Borgia mourut ; la congrégation s'étant réunie le 12 avril 1573, choisit, selon le désir du pape Grégoire XIII, notre Père Mercurian pour lui succéder. Ce fut sous son généralat et par ses soins que l'on parvint à pénétrer dans la Chine et à y implanter la croix de Jésus-Christ, ainsi que dans plusieurs autres contrées livrées à l'idolâtrie ou à l'hérésie. Il fut général l'espace de sept ans et mourut le premier août 1580 à l'âge de soixante-six ans.

Ce Père nous a laissé un excellent abrégé des conseils et avis de la société qu'il publia sous le titre de : *Sommaire des constitutions*. Il mit en ordre les Règles communes et les Règles particulières des différents offices, et publia cette lettre encyclique qu'il adressa aux seigneurs, si remplie de sages préceptes, surtout de l'oraison, qu'elle est encore citée comme un modèle de ce genre. Il en est fait mention dans le traité de la perfection chrétienne du P. Alphonse Rodriguez à l'article de l'oraison.

Jean Mercurian était fils de Lambert Lardinois, dit de Marcourt, mayeur de Marcourt et de Gillette Wathy. Dans un acte du 18 octobre 1611, il est qualifié de « discret, docte et dévot Jean Lardinois, dit de Marcourt, maître des arts et religieux de la compagnie de Jésus. » Il fut choisi par l'empereur Ferdinand II pour confesseur de son fils l'archiduc Léopold.

Jacques Mercurian, frère aîné du précédent, naquit le 6 janvier 1587 ; il fut grand prévôt de la cathédrale d'Olmütz, en Moravie, archidiacre de Brinn et administrateur de l'évêché d'Olmütz sous le même archiduc Léopold qui en était évêque.

Marcourt a vu naître aussi la trop fameuse Lambertine Théroigne de Mericourt, Elle était fille de Pierre Théroigne et d'Elisabeth Lahaye. Elle reçut d'abord une éducation soignée dans un bon pensionnat de Liège. Après son

retour de pension, elle perdit sa mère, et son père ayant convolé en secondes noces, elle ne put s'entendre avec sa belle-mère, et quitta de toit paternel. La tradition rapporte qu'elle rencontra un riche prussien, et l'accompagna en Angleterre. On ne sait pas si elle fit un long séjour dans ce pays; toutefois elle se retrouvait à Marcourt à l'époque de la Révolution française. Elle se rendit alors à Paris où elle fit connaissance de tous les grands révolutionnaires de l'époque. En 1791, elle revint de nouveau au pays, toute resplendissante de bijoux; mais elle tomba entre les mains des Autrichiens, contre qui elle travaillait à soulever le peuple. Sa captivité ne fut sans doute pas longue, car en 1792, on la voit reparaitre à Paris, et se mettre à la tête de la populace sur laquelle elle exerçait beaucoup d'influence par son éloquence naturelle. Enfin, ruinée par le vice, elle mourut à la Salpêtrière en 1817, dans un état de démence complète.

Le village de Lamormenil, autre dépendance du comté de Montaigu a aussi donné à la société de Jésus deux frères distingués. Henri et Guillaume Germée ou Germeau, dits de Lamormenil. Guillaume fut confesseur de Ferdinand II; il mourut à Vienne l'an 1648 après avoir fait plusieurs fondations de bourses tant en Bohême qu'en Autriche. Henri fut confesseur de Ferdinand III. « Peu de temps avant leur mort, dit sire Jamotte, ils signalèrent leur générosité, en faisant rebâtir de fond en comble leur église paroissiale de Dochamps qui avait été brûlée par les Hollandais; de sorte que leur mémoire est restée en bénédiction dans leur pays natal. »

Extrait du dénombrement des feux du pays de Luxembourg de l'an 1624

COMTÉ DE MONTAGU

La cour de Hotton:

Le village de Hotton 5 feux
Mellereux 2 feu 1/4
Werpin 1 feu 3/4
Hamptel 1/2 feu
Maynil 1 feu

La cour de Marcourt:

Marcourt est taxé à 5 feux
Ronson 1 feu 3/4
Les Hayons, alias Devantave 1 feu
Marcouray 3 feux
Le Laidprangleux 1 feu 1/4

La cour de Dochamps:

Dochamps 3 feux
Lamormaynil 3 feux
Freyneux 2 feux

Le comté de Montaigu porte trente feux et demy.

Et à la fin du dénombrement estoit signé Frère Pierre Roberti, abbé de Munster, etc...

Même dénombrement de 1659

La cour de Hotton:

Hotton comprit le meulmier 2 feux
Mellereux 1/2 feu
Werpin 1/2 feu
Hampteau le Val abandonné Néant
Magny Favay pour Montagu abandonné Néant

La cour de Marcourt:

Marcourt y comprit le meulmier 1 feu 1/2

Ronson y comprit le sergent 2/3 de feu
Les Hayons, alias Devantale, assisterat ceux de Marcouray qui suit.

Marcouray et Devantale 1 feu

Le Laidprangleux 1/3 de feu

La cour Dochamps:

Dochamps 1 feu 1/4

Lamormaynil 1 feu

Frayneux 1 feu

Somme du comté de Montagu: 9 feux 3/4.

Et à la fin estoit escript, ainsy fait, conclud et arrêté, etc.

«Liste de toutes les terres et villages de la comté de Montaigu et de la seigneurie de Dochamps, ensemble des sujets y restans présens et absens, la quantité des terres ensemencées et aussi des bestiaux. » XVII^e siècle.

Villages	Mans	Vesvres	Absens	Soilles journaux	Avoine journaux	Chevaux	Beufs	Vaches	Chèvres
Marcourt	18	2	5	25 1/4	41 1/4	14	19	40	59
Marcouray	10	2	3	17	23	9	8	25	32
Ronson	8	2	4	19	22	8	9	27	34
Devantave	5	2	5	6 1/2	44 3/4	5	4	18	14
Laidprangleux	5	—	1	6	8 1/2	1	2	10	9
Dochamp	11	5	16	12	—	7	6	32	25
Frayneux	10	4	3	12	—	12	30	42	30
Lamormagny	9	6	4	5	—	7	17	28	17
Somme totale	76	23	41	102 3/4	99 1/2	63	95	222	220

« Bien entendu qu'un journal soille peut rapporter 30 jarbes qui feroient en menus grains dix stiers. »

» Et un journal d'avoine rapporte environ 25 jarbes qui font en menus grains quinze stiers. »

1531, 11 août. Établissement d'une franche brassine à Marcourt-Loys de la marcke, conte de Rochefort, et de monthagu, singneur dagimont, de herbeumont, d'orcy-mont, du neufchasteil en ardenne en partie et de durbut, hault voués hirtablez de dinant... A tous ceulx qui ces présentes lettres verront ou oïront, salut. Scavoir fasons à ung chascuns et à tous que pour nostre melleur et evident prouffit, nous avons acordeit et accordons à Loren fils Jehan Gerlaxhe, bresseur, demorant à Soy, de establier, érigyer, eslever et faier une brassines franchises au lieu du marcourt pour le dit Loren brasseir servoise et avecque che une taverne francque pour logier et recepvoir tous passans, rapassant on seurnant soyent sgrs gentishomes, marchans et tous aultres estran-giers seurement et paiesiblement sans que nulle aultres que ledict Loren et le siennes puisse logier homme portant fardeaulx adict lieu du marcourt, ne ousy brasseir ne vendre servoise sans le gré, congiet et licens du dict Loren et des siens. Si avons afranchiex et privilégé ledict Loren, ladicte maison, braissienne et pour prise dicelluy de tous communs services et redevableiteit en quoy liez aultres maswier demorant adict marcourt sont tenus à nous ou envers nous, et avecsqz che de toutes aultres et telle francize et libertez droiture et privilegez cornes leiz aultres brassienne manioiesmes (?) et ceulx ou celles qui reçeut seront adict lieu de marcourt en la maison brassine et porprize dudit loren passant et repassant ou séjournant seront seure et en païex de leur corps et de leur bien comme en humbrez de nostre protection et salvégardes, salvez que iceulx ne soient actant de cas de crimes infâmes ou de lesse

maiesté et aulcun se avanchois contre et a préjudices de nous desdiets franchise et privilegez faire en ladicté maison, brassine et porprieie debas, hustin ou borenne ilz seroit atain aune grosse amendes jugablez adict lieux du marcourt et pour ung baston amoullus de gayenes ou haulchiez pour aultruy funadeir on frappier ilz en seroit à son pongne aperdes et quy pluz en seroit selon lexicences du cas; et nul ou nulles au temps advenir ne porat erigier ne faier brassin and lieu de marcourt ne oussy, corne dit est vendre cervoise ou logier sinon du consentement dudict loren et parmy se ledict loren seiz oires ou ayans est et seront tenus bresseir de temps à auttres pour servire les bourgeois et le communs pour leur denir se requis en est et qu'ils ayent cervoisse dune sorties chauldes ou stalle commes l'on at du coustumes ensemblablez, laquelle ilz porat vendre sans afforez, salvez leiz droix de brogage, siera ausy ledict loren tenus luy et le sien seiz hoirs ou ayans cauze de payer a nous et aulx nostre par chascun ans deux clincquar de cens hiritables à payer à termes du jour de roys et pour seurteit et contrepan dudid cens ledictloren siera tenus dedens une ans faire audict lieu de marcourt sadict hostellerie, maisson et brassine franchises de la walleur de cent postelart du hornes, pour nous ou le nous noz officier manbour ou commys retireit sur lesdict seurteit aboux et contrepan par fault de cens non payet par un seulle adjou de quinsainnes et afin que toutes leiz chozes susdict et ung chacun delle soyent fermement teneues et gardees et observeiez nous avons promis et promectons audict lorent pour nous lez nostre successeurs ou ayans cauze de le garantir luy et le sien et eulx entertenir ensdict franchise, privilegez et liberteit aux dévisse et condicion chy desseur escriptes. Tesmoing de veriteit nous avons fait appendre a cest preisent nostre seellez armoyez de nous armes. Faictes et donnés à Recheffort le onzeime jour du moy dauxoust lan quinze cens et trente et ung.

1565, 6 octobre. Droits des manants de la cour de Marcourt dans les bois de la seigneurie.

Nous Michal de Tirroule mayeur, de la haute cour de Marcourt en la conté de Montahu, Jehan le clercq, Jehan Gueubelle, Jehan le Jadoz, Jehan Maty, Laurent Henry Thiry, pierre Michiel et François le Texheur, tous eschevins, à tous a cuy cestuy record parviendra, salut. Scavoir faisons que tous et un chascuns dilligeamment semons et conseillez les ung aux autres sur la requeste faicte par le grand Lowys du Layde prangleux touchant au faict et ayessances des bois de ladicté courte et sy ledict requerant n'a puissance comme massuyr de en user à toutes ses nécessitez; à quoy le manbour du seigneur conte à ce signifié, a protesté sur ladicté requeste que icelluy record ne debvoit préjudicier audict sg^r conte son maistre en retenant copie et debas. Après ce et pour effectuer ledict record advons dict et recordé disons et recordons, suyvant que nous avons apris veu et usez de nostre temps et que trouvons par record rendu de nos prédécesseurs en office, le vins de juing l'an XV^e vingt cinq dernier que les mannans de la dite court de Marcourt peuvent prendre bois pour faire tous stroux de mesnaige, et touchant pour ayder dedens ladicté court à tout ce que mestier en auront, entendu que se soit dedens la courte sans prendre congier au seigneur ni officier réservé Montagu, Bayartfontaine, le terme dellecore, le bois Jambe et la bruyère. Et sest ce que touchant a lussance des gros bois en rendons par bon et leal record, ainsi

le raportant des ung aux autres. Faict et donné audict Marcourt le sixième jour doctobre quiaze cens soixante et cinq. Englebert Ferrier.

1566, 30 mars. Pour messieurs de justice de Marcourt à cause des droits quilz ont et leurs appartient es affaires du seigneur etc.

Nous Laurent henry thieri lieutenant mayeur et eschevin de haute cour et justice de marcourt en la conté de montagu, Jehan le clercq, Jehan maty, Jehan le jadoz, Jehan Guebelle, sg^r de Jupille, pierre michiel et François le texheur, tous eschevins, Lambert de marcourt, sergent, deuement semons et conseillez sur la req^{te} de Michal de Tirouille, siq receveur dudict sg^r conte, requérant scavoir quels drois nous avons et nous appartient es revenues dudict sg^r conte, par meure déliberacion de conseil sur ce euz advons dict et déclaré disons et déclarons que suyvant que nous advons apris veu et usez de nos prédécesseurs et encoire usons présentement que nous advons par chascun jour des généralles plaix, qui se tiengnent par troy fois lan, dix patars, et à chascun droict de mortmain de six denniers ung, et aux ceus de chacun jamaix de lan le mayeur deux tornois, les eschevins chacun ung et le sergent quattres, et à la mise avant et des terraiges le commis dudid sg^r doner au greffier un stir de soille, et c'est ce que nous mayeur et eschevins, greffier et sergent en advons veu estre faictz et usez par raport et apprinse des ung aux aultres. Ainsi fait et donné aud marcourt ce penultisme jour du mois de mars XV^e LXVI stil de Liège. Signé Englebert Ferrier, greffier.

1618, 12 avril. Règlement provisionnel à punctuellement garder et observer jusqu'à ce que autrement soit disposé pour le faict des sartages et aysances de la court de Marcourt, conclud, faict et arresté au dict lieu, ce jourd'huy XII^e d'avril 1618, par la justice et subjects d'illec selon que sensuit.

Premier quiconcque vauldra sarter en quelle sorte et manière que ce soit sur ladicté aysance, ne pourra commencer deux ou plusieurs sarts ensemble, ains ayant commencé un, le debvera achever entièrement sans rien laisser soubz quel prétexte que ce soit à peine d'amende de XXI^s.

Lesquels sarts chacun ne seront moindre que de demy journal, ne soit qu'ils joingnent à d'autres.

Et advenant qu'en une pièce y ait un journal, ou plus, celui qui l'aura commencé, serat tenu de laisser suyvre la moictyé à celui qui l'en requerra.

Bien entendu qu'en une grande pièce, on ne pourra prendre au milieu, ny au plus apparent du lieu, ains debvra on commencer à un des bouts, pour de suite aller finir à l'autre.

Tous sarts de bois à ramées ne seront marqués, enseignés, ny retenus que dois le premier jour de juing.

Si ne pourra personne de quelle qualité il soit faucher parmy la dicte aisance avec faulx de bruyère, à paine de ladicté amende, de confiscation de la dicte faulx, et des genestres, bruyères et autres choses couppees.

Ne pourront aussy charuer ny labourer les trieches ny fournelieres, sans y mettre graisses et ancines competament et raisonnablement selon que pour tel lieu est requis et nécessaire.

Quant aux bois, on ne pourra flacher aucuns hestaux, à paine de telle amende que pour chacun estocque sera

trouvé convenir.

Et ceux qui auront affaire de bois pour bastir, n'en pourront couper ny faire abattre sans qu'il ne leur soit désigné et accédée par la communeaulté, comme on a usé du passé à peine de chastoy arbitrair.

Lorsqu'on aura accordé et désigné le lieu, on députera quelcun pour estre présent à labat des arbres, affin qu'iceluy empesche que rien ne soit faict contre l'honneur du bois et reigle de bon mesnage.

Celuy ou ceux qui feront rapport de ce quy sera contrevenu en aulcun point cy dessus escript, auront le tierce des amendes que pour tel excès sont adjudgées. Ainsy faict et passé audict Marcourt le jour, mois et an susdict.

Après la publication du présent règlement, Toussaint Gouffart, procureur d'office, a faict expresse protestation de la part de son excellence et pour la conservation de ses droicts, haulteur et préminence, de non préjudice, et estre enthière en cas qu'icelle n'advoue le présent reiglement pour le débattre ou oppugner par les raisons et voye qu'il trouvera convenir.

DEUXIÈME PARTIE

Ermitage de Saint-Thibaut



L'ermitage Saint-Thibaut en 1943 (photo IRPA).

L'ermitage de Saint-Thibaut date de la première moitié du dix-septième siècle et a pour fondateur sire Jamotte, curé de Marcourt à cette époque. L'historique de la fondation de cet ermitage nous a été conservé dans un opusculé intitulé *Le Montaign de Saint-Thibaut*, qui a pour auteur le fondateur lui-même.

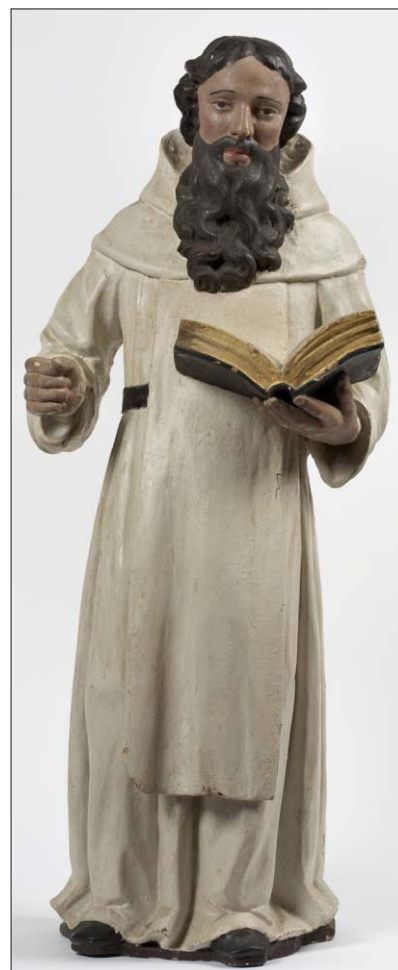


Portrait du curé Charles Jamotte (détail du tableau de l'autel de l'église de Marcourt).

Cet opusculé est divisé en trois parties, la première partie est consacrée à la vie de saint Thibaut ; la seconde traite du culte de ce saint, de sa rapide propagation en Italie, en France, en Belgique et en d'autres contrées de l'Europe. Sire Jamotte nous y décrit toutes les circonstances qui l'ont amené à construire une chapelle en l'honneur de saint Thibaut sur les ruines de l'antique manoir de Montaign, et nous fait connaître tous les moyens que la Providence a mis à sa disposition pour l'aider à conduire son entreprise à bonne fin. Dans le cours de son récit, on rencontre des données précieuses sur les origines de Marcourt et de son église, ainsi que sur les premiers comtes de Montaign, aussi en ai-je profité très largement pour écrire ces notices. La troisième partie de l'opusculé contient « les miracles et les faveurs obtenus par l'invocation et l'intercession de saint Thibaut tant durant sa vie qu'après sa mort ».

Nous suivrons pas à pas sire Jamotte dans cet aperçu historique sur l'ermitage de Saint-Thibaut de Montaign.

Saint Thibaut naquit à Provins, diocèse de Sens, de parents aussi distingués par leur piété que par le rang qu'ils tenaient dans cette ville. Dès l'enfance, il se fit remarquer par sa candeur, sa modestie, sa douceur, sa docilité et par une fidélité exemplaire à tous les devoirs qu'impose la religion. Jeune homme, il faisait ses délices du récit des vertus des Paul, des Antoine, des



Statue de saint Thibaut à l'ermitage.

Hilarion et des Pacôme dans les déserts de l'Égypte et de la Thébaïde, et tout son désir était de les imiter. Aussi quitta-t-il un jour le toit paternel avec un gentilhomme de ses amis, nommé Gauthier, et il se dirigea sur Rheims où il logea à l'abbaye de Saint-Remi. Nos deux voyageurs étaient à cheval et étaient suivis chacun d'un serviteur; mais ayant laissé les serviteurs et les chevaux dans leur hôtellerie, ils sortirent à pied de la ville, changèrent d'habits avec deux pauvres pèlerins qu'ils rencontrèrent en chemin et s'enfuirent ainsi nu-pieds et couverts de haillons jusqu'au village de Pittange, près de Mersch, duché de Luxembourg. Ils passèrent d'abord quelque temps dans une extrême pauvreté, ne vivant que d'aumônes; mais, pour se mettre à l'abri de toute critique, ils résolurent de pourvoir d'une autre manière à leur subsistance, et ils se mirent tantôt au service des maçons, tantôt des paysans pour soigner le bétail, et le plus souvent à celui des charbonniers de la forêt de Chiny.

À cette époque, les pèlerinages étaient déjà très en vogue; aussi nos deux jeunes pénitents firent-ils d'abord le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, où ils se rendirent les pieds nus, et sans autre secours qu'un peu d'argent, qui leur restait du salaire de leurs travaux. De Compostelle, ils revinrent à Trèves pour se diriger ensuite sur Rome et de Rome sur Venise. Leur dessein était de passer en Palestine, mais ils ne purent le mettre en exécution, parce que la cruauté des Sarrasins rendait l'entrée de la Palestine impossible aux chrétiens.

Dieu leur fit connaître alors que sa volonté était qu'ils se construisent une solitude en un lieu anciennement appelé Salaniga auprès de Vicence en Italie. Thibaut s'empressa d'obéir et bâtit un ermitage au lieu désigné. La vie qu'il y mena fut d'une austérité si nouvelle et si prodigieuse, dit le P. Giry, qu'on ne peut y penser sans effroi. À peine fut-il installé que l'évêque de Vienne voulut l'ordonner prêtre, ce qu'il accepta, voyant dans la prêtrise un moyen non seulement de s'unir plus étroitement à Dieu, mais encore de s'employer plus utilement au salut des âmes. Deux ans plus tard, la mort lui enleva son ami Gauthier; mais Dieu, toujours si paternel pour les siens, lui suscita, en compensation, un grand nombre de disciples qui marchèrent courageusement sur ses pas et avec lesquels il forma un nouveau monastère dont il fut le père et l'abbé. Le bruit de la sainteté de Thibaut qui s'était répandu partout et jusque dans la France, vint aux oreilles de son père, de sa mère et de ses plus proches. Tous voulurent le revoir et prirent le chemin d'Italie. Ils ne purent retenir leurs larmes en sa présence: heureuses larmes, car elles devaient leur rendre la vie, en les amenant à faire une sérieuse pénitence de leurs péchés. Sa mère surtout fut tellement touchée de ses vertus qu'elle ne voulut plus s'en séparer. Mais elle ne se trouva près de lui que pour assister à sa mort qui arriva en 1066 dans la nuit du dernier juin au premier juillet.

Si pendant sa vie, Thibaut était déjà honoré comme un saint, il n'est pas étonnant qu'aussitôt après sa mort, son culte se soit établi dans biens des localités. Et, pour ne parler que de notre pays, l'année même de sa mort on lui dédia une chapelle à Huy, voici à quelle occasion.

« En ce temps là, dit sire Jamotte, saint Siebert Bracle, évêque de Cambrai et d'Arras, ayant été chassé de son siège, s'était retiré dans le château de Huy, d'où il aperçut, pendant la nuit, entre de hauts chênes, une lumière extraordinaire. » Il se rendit à l'endroit d'où partait cette lumière

et constata qu'elle provenait d'une image de saint Thibaut qui s'y trouvait. « Aussitôt, inspiré sans doute par l'esprit de Dieu, il alla trouver révéque de Liège qui était pour lors Théoduin, lui fit le récit de sa vision, et l'engagea à y faire bâtir une chapelle en l'honneur de ce saint. » Fizen ajoute, continue sire Jamotte, qu'en 1211, cette chapelle fut donnée à Théodore de Celles, pour y jeter le fondement de l'ordre des Croisiers; et ce fut là que, peu d'années après, fut bâti leur premier couvent par la libéralité de Hugues de Pierpont, évêque de Liège.

Leur unique oratoire pour lors fut la chapelle de saint Thibaut; cette chapelle fut agrandie l'an 1248 et consacrée de nouveau en l'honneur de la Sainte-Croix, et du même saint, son premier patron.

Louis, comte de Chiny, quelque temps après la mort de saint Thibaut, fit aussi bâtir une chapelle en son honneur dans la forêt de Chiny, sur la montagne où le Saint avait eu sa cabane et où il avait souvent passé la nuit en prières devant une croix, alors qu'il était au service des charbonniers de la forêt. « Il appela cet endroit, dit sire Jamotte, du nom de Suxi, nom qui, suivant une tradition vulgaire, faisait allusion à cette circonstance qu'un jour ce comte trouva et suçait du miel sauvage, en disant: *Mella hic silvestria suxi*.

« Peu à peu, cet endroit se peupla d'habitations à cause des guérisons merveilleuses qui s'y opéraient, au point qu'il s'y forma bientôt une ville. Cette ville fut détruite, ainsi que celle de Chiny, par Evrard de la Marck en 1430, du temps de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, à qui ces places appartenaient, et, depuis, il n'en est resté qu'un village.

« L'an 1286, la chapelle, bâtie par le comte de Chiny, fut donnée à l'ordre des Croisiers, avec tout ce qui était contenu entre les deux ruisseaux, par Louis V, comte de Chiny, et Jeanne de Blamont, son épouse. Elle fut alors transportée au pied de la montagne et érigée en église, exempte de la juridiction épiscopale, par concession du pape.

« Le ruisseau, qui coule à côté, conserve encore le nom de ruisseau de la chapelle.

« Auprès de cette chapelle, on a bâti depuis un prieuré occupé par un religieux de l'ordre des Croisiers du couvent de Huy; au même endroit dans une prairie près de la chapelle, se trouve une fontaine, dite de Saint-Thibaut, où les malades et notamment ceux atteints de fièvre, vont puiser de l'eau, la font bénir, en boivent et en obtiennent du soulagement. C'est ce que m'ont assuré les habitants du lieu l'an 1659, au mois de juin.

« Sur une autre montagne, auprès de Chiny, il y a aussi une fontaine dont l'existence est attribuée à saint Thibaut qui, par ses prières, la fit sortir d'un rocher pour se rafraîchir, lui et ses compagnons pendant leur travail.

« Cette fontaine jouissait autrefois de beaucoup de célébrité et elle était fréquentée de pèlerins qui, en buvant de son eau, en ressentaient du soulagement dans leurs infirmités. »

Sire Jamotte, après tous ces détails et beaucoup d'autres encore sur le culte de saint Thibaut, aborde l'historique de l'ermitage de Montaigu, consacré à ce saint.

L'établissement du culte de saint Thibaut à Montaigu date du douzième siècle; et même on croit que ce Saint

était patron de la chapelle du château. À l'occasion d'une guérison extraordinaire qui s'était opérée l'an 1600 par son intercession, on avait planté une croix de bois sur le versant de la montagne ; cette croix ayant été détériorée par la piété de pèlerins, qui aimaient à en emporter quelques parcelles chez eux, on en éleva, en 1608, sur le sommet de la montagne, une plus grande, ornée d'une niche renfermant une statue d'environ trente centimètres, qui représentait saint Thibaut en habit d'ermite.

En 1620, le comte de Montaigu et de Rochefort avait, comme nous l'avons dit plus haut, conçu le projet de fonder sur Montaigu une maison de religieux Augustins de Bouillon ; mais ce projet n'eut pas de suite, non plus que celui d'y construire une chapelle que forma deux ans plus tard la comtesse de Montaigu et de Rochefort, née Josine de la Marck.

Sire Jamotte, qui fut promu à la cure de Marcourt en 1636, reprit le projet de la comtesse. Le manque de ressources l'empêcha d'abord de mettre ce projet à exécution ; mais, en juin 1639, s'étant mis à l'œuvre, il avait terminé les fondements de la chapelle pour le premier juillet suivant.

Un événement assez remarquable dans ses circonstances, bien qu'en soi très naturel, semble n'avoir pas été sans influence sur la détermination de sire Jamotte.

On approchait de la Saint-Martin 1636, « lorsqu'un jour vint s'abattre sur les environs de Marcourt et de Montaigu une telle multitude d'oiseaux étrangers, que, lorsqu'ils s'élevaient en masse le soleil en était comme voilé. On croit que c'étaient des ortolans. Tous les soirs, ils allaient se percher sur Montaigu à l'endroit qu'occupe maintenant la chapelle de Saint-Thibaut. Les paysans s'y rendaient tous les jours au soir, et à la lueur des torches, ils pouvaient les saisir à la main, et en remplir leurs sacs ; cela dura plusieurs semaines, après quoi ces oiseaux disparurent. C'est pourquoi après la construction de la chapelle et lorsqu'on vit l'affluence extraordinaire de peuple qui venait la visiter, les paysans ne manquèrent pas de voir dans l'arrivée subite de ces oiseaux étrangers, un signe ou une annonce de l'affluence future des pèlerins sur cette même montagne. »

On se trouvait donc au premier juillet 1639, jour de la fête de saint Thibaut. Sire Jamotte avait obtenu la permission de chanter une messe solennelle le jour de cette fête sur l'emplacement de la chapelle. Pour donner quelque éclat à cette solennité, il avait envoyé des affiches dans toutes les paroisses voisines et même dans plusieurs paroisses distantes de Montaigu de trois ou quatre lieues.

Aussi au jour désigné, il y eut une telle affluence de monde que le produit des collectes faites en cette occasion suffit pour achever la chapelle et même pour construire le logement de l'ermite qui se trouve à côté.

Sire Jamotte fut aussi puissamment secondé dans son œuvre par les habitants du pays, surtout pour le transport des matériaux et le service des ouvriers ; en outre, les habitants de Marcourt lui fournirent les bois, ceux de Hotton la chaux et ceux de Dochamps les ardoises nécessaires.

La date de la construction de la chapelle nous a été conservée dans le chronogramme suivant :

HIC, THEOBALDE, SVOS EXPONIT TVRBA DOLORES
FAC, PRECOR, VT SVPERI CVNCTA PETITA FERANT.

L'an 1660, le 27 septembre, Antoine Blavier, suffragant de l'évêque de Liège, vint consacrer la chapelle ; l'anniversaire de cette consécration fut fixée au 3 mai, jour de l'invention de la Sainte-Croix.

La chapelle construite, il ne manquait plus à la piété des fidèles que des reliques de saint Thibaut. Sire Jamotte en obtint à Metz en 1646. Ces reliques, qui consistent dans une parcelle assez notable de la tête du Saint, furent remises au curé de Roumont, sire Adam Théodore Collignon, par l'intermédiaire duquel elles avaient été obtenues. Il fut décidé qu'on en ferait la translation de Roumont à Montaigu d'une manière solennelle. En conséquence, on convoqua toutes les paroisses du pays à se rendre processionnellement à Roumont et de là à Montaigu. Plus de trois mille personnes répondirent à l'appel.

Avant le départ de Roumont, sire Jean Varlet, curé d'Ortho et doyen de la chrétienté de Bastogne, chanta la messe et fit un sermon de circonstance. La procession se mit ensuite en marche ; lorsqu'elle arriva à Vecmont, elle fut renforcée par les pèlerins venus des paroisses situées au-delà de l'Ourthe. « Tout se passa, dit sire Jamotte, dans le meilleur ordre possible, et le peuple ne cessa de donner des marques non équivoques de son respect et de sa dévotion. Le chant des hymnes et des psaumes se fit entendre pendant tout le trajet de Roumont à la chapelle. »

Ici se termine l'histoire de la fondation de l'ermitage de Saint-Thibaut et, par conséquent, la seconde partie de l'opuscule de sire Jamotte. Il reste un mot à dire sur la manière dont cet auteur-fondateur est parvenu à se procurer les reliques de la vraie croix qui se trouvent à l'ermitage.

En 1642, Henri Moureaux de Marche-en-Famenne, capitaine de cavalerie au service de S. M. I., avait été fait prisonnier par les Hessois, ainsi que son secrétaire, Abraham Leclerc, lors de la défaite du général Lamboy, près de Duren. Le secrétaire, dit sire Jamotte, tomba entre les mains des hérétiques qui venaient de piller une abbaye peu éloignée de cette ville. Un soir, après avoir partagé leur butin et entre autres choses les reliquaires qu'ils avaient enlevés dans les églises, ces hérétiques firent un grand feu et y jetèrent toutes les reliques que ces reliquaires renfermaient. Or, parmi ces reliques, se trouvaient quatre parcelles de la vraie croix, cousues en croix sur une pièce de velours violet et entourées de perles et de galons d'argent ; au bas de la croix étaient écrits en gros caractères ces mots : *De ligno Sanctae Crucis Domini Nostri Jesu Christi*. Cette relique vint tomber au pied du secrétaire qui, après avoir lu l'inscription à la clarté du feu, la ramassa sans être aperçu et la conserva avec soin jusqu'au moment où il put la remettre à son capitaine, qu'il eût l'heureuse chance de rencontrer quelques jours plus tard. Lorsque ce dernier fut de retour à Marche, il confia la relique au prieur des Carmes de cette ville. Sa première intention avait été de la donner à la chapelle de Saint-Thibaut ; mais il en céda la moitié audit prieur ; l'autre moitié fut remise au curé de Marcourt qui l'enchâssa dans une grande croix d'argent et la déposa à la chapelle.

« Pour établir l'authenticité de ces reliques, dit l'auteur du Montaigu de Saint-Thibaut, le secrétaire du capitaine fut appelé devant la justice de Marche, en 1642, et là il affirma sous serment la vérité de cette histoire. En conséquence la justice dressa acte authentique de cette déclaration, et là-dessus, Monseigneur le Grand vicaire de

Liège ne fit aucune difficulté de les approuver, le 24 février 1643. »

Dans la troisième partie de son opuscule, sire Jamotte rapporte plusieurs guérisons obtenues à Montaigu par l'intercession de saint Thibaut, entre autres la suivante :

En 1639, Jean-Paul Thiery d'Ozo, jeune ouvrier de 24 ans, tomba d'une échelle et se blessa à la jambe droite. Il put néanmoins continuer son travail jusqu'au soir ; mais le lendemain sa jambe se trouva si enflée, qu'il fallut couper le bas pour la dégager. Comme il se trouvait à Saint-Hubert, lors de cet accident, il fit appeler les deux chirurgiens du monastère et de la ville et un troisième de Villers. Les deux premiers jugèrent l'amputation nécessaire, mais ils ne voulurent pas l'entreprendre parce que la jambe leur paraissait déjà gangrenée. Le troisième essaya quelques emplâtres, mais sans résultat, et la jambe finit par se corrompre au point que des lambeaux de chair se détachant mirent complètement à nu les nerfs et les os.

Cependant, au bout de quinze jours, les douleurs s'apaisèrent quelque peu ; toutefois le sang continua à couler par la plaie, et la jambe se trouva considérablement raccourcie par suite de la contraction des nerfs. C'est alors qu'il songea à se rendre, à l'aide de béquilles, dans le bois de Marcourt où travaillait son père.

Il parvint très péniblement à la Neuville-au-Bois, à deux lieues de Saint-Hubert et de là il se fit transporter sur une charrette jusque Laroche. Lorsqu'il fut arrivé au bois de Marcourt, il apprit que saint Thibaut faisait beaucoup de miracles dans sa chapelle de Montaigu, ce qui l'engagea à faire le vœu d'aller le visiter pour obtenir sa guérison. Il se mit donc en route l'avant-veille de la fête de saint Thibaut ; arrivé près de l'Ourthe, en face de Montaigu, il lui fut impossible de traverser la rivière et dut se résoudre à remonter

vers Marcourt ; mais avant de se retirer, il leva les yeux vers la chapelle et adressa au Saint de ferventes prières, bien décidé à revenir le lendemain. Mais sur le point de rentrer à Marcourt, le voilà tout à coup pris de faiblesse ; il s'arrête, on l'entoure ; au même instant il sent sa jambe s'allonger, ses nerfs se distendre ; il essaie de se tenir debout, il y réussit au point qu'il peut sans béquilles et sans l'assistance de personne s'acheminer jusqu'au bois de Marcourt avec autant de facilité qu'avant son accident. Le jour suivant, fête de saint Thibaut, il se rendit à la chapelle avec ses parents, y entendit la messe et y déposa ses béquilles en témoignage de sa guérison. Quelque temps après, les chairs s'étaient reformées sur sa jambe, et jamais, dans la suite, il n'y ressentit plus de douleur.

Telle fut donc la guérison du jeune Jean-Paul Thiery d'Ozo. Cette guérison fut soumise à l'examen d'une commission composée de trois théologiens et de deux médecins de Liège. L'avis de la commission ayant été que la guérison devait être regardée comme miraculeuse, le prince-évêque de Liège permit de le publier par ses lettres du 15 avril 1658.

De nos jours, le sanctuaire de Saint-Thibaut à Montaigu est resté un lieu de pèlerinage très suivi ; on s'y rend de tous les pays, mais principalement, le 25 mars, fête de l'Annonciation, le 3 mai, jour de l'invention de la Sainte-Croix et le 1^{er} juillet, fête de saint Thibaut ; c'est au 3 mai surtout que les pèlerins s'y trouvent plus nombreux. Le grand nombre d'*ex-voto* suspendus aux autels et aux murs de la chapelle prouve que la dévotion à saint Thibaut n'a point diminué, et que ce saint continue de favoriser de sa protection ceux qui lui ont donné leur confiance.

(Étude publiée dans les *Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg*, tome XX, 34^e fascicule, Arlon, Typographie et Lithographie de F. Brück, 1888.)

Le village de Marcourt fin du XIX^e siècle.



TABLE GÉNÉRALE

Introduction

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre préliminaire — Situation du comté — Son étendue — Droits du comte — Division de l'histoire

Chapitre premier — Dynastie des anciens comtes

Gozelon 10...-1064

Conon 1064-1106

Lambert 1106-1147

Chapitre deuxième — Dynasties des comtes de Looz et de Duras

Godefroid de Jodoigne, comte de Duras 1147-1171

Gille de Duras et son frère Pierre 1171-1200

Chapitre troisième — Dynastie des seigneurs de Walcourt

Wéry de Walcourt - Thierry I - Gilles - Thierry II - Thierry III - Jean I de Rochefort - Jean II mort avant le mois de juillet 1377 - Jean III 1377-1408

Chapitre quatrième — Dynastie des de la Marck

Marguerite et Agnès de Rochefort - Evrard I de la Marck 1408-1441 - Evrard II 1441-1456 - Louis I 1456-1498 - Evrard III 1498-1524 - Philippe 1524-1529 - Louis II 1529-1545

Chapitre cinquième — Dynastie des comtes de Stolberg et Lœwenstein.

Louis de Stolberg 1545-1574 - Philippe, comte d'Eberstein - Thierry IV, comte de Manderseheid - Louis de Lœwenstein 1574-1611 - Jean Théodore de Lœwenstein 1611-1644 - Ferdinand Charles 1644-1672 - Maximilien Charles et Jean Ernest, évêque de Tournay 1672-1731 - Dominique 1731-1735 - Chartes Thomas de Lœwenstein et les Stolberg 1735-1794

Chapitre sixième — Marcourt : Origine — Prévôts — Mayeurs — Les Mercurian et les de Lamorménil — Terwagne de Méricourt

Dénombrements des feux 1624-1659 - Recensement de Marcourt et de Dochamps, XVII^e siècle - Charte concernant la franche brassine et règlements communaux

DEUXIÈME PARTIE

Ermitage de Saint-Thibaut

Vie de saint Thibaut - Propagation de son culte - Fondation de l'ermitage de Saint-Thibaut à Montaigu - Miracles de saint Thibaut

MARCOUR. — Chapelle de St-Tibaut.

